

Prose et poésie

Thierry Chauve

SOMMAIRE

1. Abnégation, **p4**
2. Adresse du langage, **p4**
3. Air enivrant, **p5**
4. Art enjoué, **p6**
5. Calisto, **p7**
6. Ascension, **p8**
7. Aube transcendantale, **p8**
8. Carnaval, tu es là, **p9**
9. C'est Noël, **p10**
10. Ciel de la connaissance, **p10**
11. Comédie, **p11**
12. Déterminisme, **p12**
13. Galimatias, **p12**
14. L'éducateur du silence, **p13**
15. De... quoi ?, **p14**
16. Le troisième œil, **p14**
17. Quidam, **p15**
18. Le Chanteur, **p16**
19. Dis-le !, **p18**
20. Eurêka, **p18**
21. Te Deum, **p19**
22. Jeu de langues, **p20**
23. Sur la corde raide, **p22**
24. Exoplanètes, **p23**
25. Floraison d'Accords, **p23**
26. Le feu d'Anvers sonne le glas, **p24**
27. L'œuvre, **p25**
28. L'aspirateur cosmique, **p26**
29. Aux philosophes, **p26**
30. Le désarroi, **p27**
31. Le navire surréaliste, **p28**
32. Vacances, **p29**
33. L'idée métissée, **p31**
34. La mangeuse de réel, **p31**
35. Habile Inspiration, **p32**
36. Humaine Condition, **p33**
37. Le compositeur et son monolithique brio, **p34**
38. Anima, animus, **p34**
39. L'heure pâle du buveur de bière, **p35**
40. Le chronomètre parle..., **p35**
41. Miroir sans teint, **p36**
42. Maya, **p37**
43. Le sage sans ambages, **p38**
44. Le poète en vacances, **p40**
45. L'Homme Spirituel, **p43**

46. Imagination, **p47**
47. Inspiration vive, **p47**
48. L'imagination, **p48**
49. Jazz (rondo), **p54**
50. Le style, ce dont on parle, **p54**
51. La Renaissance, **p57**
52. Samarie, **p57**
53. Rossignol, **p58**
54. Le baigneur, **p58**
55. Cent heures, **p59**
56. Trois senteurs, **p59**
57. Chorale, **p60**
58. Les coulisses, **p61**
59. Chanson, **p61**
60. Récit d'art, **p62**
61. L'irréel, **p63**
62. Fleur, **p65**
63. La ballerine dans l'arène, **p69**
64. La Tortue, **p71**
65. La Sorbonne, **p71**
66. Balzac, **p72**
67. Chopin, **p73**
68. Mozart, **p74**

Abnégation

Si on trouve quelque norme,
 Les vers de l'art se mettent en forme.
 C'est l'écriture en abyme
 Qui donne toutes sortes de rimes.

Parti d'*ex nihilo*,
 Ceci pourtant résonne.
 Le rien n'est pas faux,
 Dans l'infini il sonne.

C'est au maître des chansons
 D'avoir de l'abnégation,
 Comme un moine avec sa foi.
 Créer donne de la joie.
 Dans les méandres de l'art,
 De vérités on s'empare.

Si on trouve quelque norme,
 Les vers de l'art se mettent en forme.
 C'est l'écriture en abyme
 Qui donne toutes sortes de rimes.

C'est une belle poésie
 Qui se profile à l'horizon des prosodies.
 Les sons caractéristiques
 Embellissent tout l'artefact syntaxique.

Si on trouve quelque norme,
 Les vers de l'art se mettent en forme.
 C'est l'écriture en abyme
 Qui donne toutes sortes de rimes.

Adresse du Langage

Il y a des images
 De ces merveilleux voyages
 Qui laissent leurs empreintes
 Sur les âmes sacro-saintes.

Découvrir d'autres cultures
 Est le fond de notre nature.

Nous avons l'altérité

Pour trouver notre vérité
Qui sonne dans cet univers
Jusqu'aux vœux propres à leur plaisir.
Inspirant l'universel
Dans la voie très spirituelle,
Soumis à la causalité
Naturelle, libre on est resté.

Il y a des images
De ces merveilleux voyages
Qui laissent leurs empreintes
Sur les âmes sacro-saintes.

Découvrir d'autres cultures
Est le fond de notre nature.

Découvreurs que nous sommes,
Nous aimons créer.
Et toutes sortes de gammes
Nous faisons sonner.

Les schémas sous-jacents aux choses diverses
Sont une structure du langage d'adresse.

Il y a des images
De ces merveilleux voyages
Qui laissent leurs empreintes
Sur les âmes sacro-saintes.

Découvrir d'autres cultures
Est le fond de notre nature.

Saisir le réseau de relations
Des faits culturels est une conception
Permettant d'avoir une vue bien globale,
Sans illusions.
Ce n'est pas banal.

Air enivrant

« J'ai fini ma chanson,
J'ai fini ma chanson.
Je suis très satisfait de ma composition.
Il m'a fallu du temps,
Il m'a fallu du temps. »
En effet c'est prenant d'entendre, tout pimpant,

Un nouvel air enivrant
 Nous donnant pas mal d'allant :
 Ce n'est pas inconsistant.

De ce compositeur
 On ne tarit pas d'éloges ;
 C'est Mozart notre moteur
 Qui notre goût interroge.
 Nous devenons les esthètes
 Et aussi exégètes,
 En chiffrant à l'occasion.

« J'ai fini ma chanson,
 J'ai fini ma chanson.
 Je suis très satisfait de ma composition.
 Il m'a fallu du temps,
 Il m'a fallu du temps. »
 En effet c'est prenant d'entendre, tout pimpant,
 Quelque rythme fantastique
 Des percussionnistes,
 Quelques pizzicati fort chics
 De nos violonistes.

L'art prend toute sa mesure
 Grâce aux accords malins.
 C'est comme la littérature :
 Il faut de l'entrain.

Art enjoué

Sur les routes de l'harmonie,
 Il y a des mélodies
 Qui transforment notre vie ;
 Et nous faisons des symphonies
 Car cela est un devoir,
 Tout cela pour émouvoir.

C'est un travail de longue haleine,
 Comme écrire de nouveaux textes
 Qui inventent des contextes.
 Les règles de l'art nous emmènent
 Dans de savants phénomènes
 Qui l'inspiration entraînent.

Il faut bien quelques techniques d'écriture,
 Quelque émotion préparant la création.

De cette manière les harmonies sont sûres,
Tous les ornements sont aussi des actions.

Sur les routes de l'harmonie,
Il y a des mélodies
Qui transforment notre vie ;
Et nous faisons des symphonies
Car cela est un devoir,
Tout cela pour émouvoir.

Il y a des rythmes enjoués
Qui pour telle musique sont appropriés ;
A nous de les multiplier.

Calisto

Elle danse sur les airs des forêts,
Attendrie comme le fou de la brume
Qui chante cette chanson pour toi.
Et les sons des destins se consomment.
Eveillée par une douce voix,
La déesse du destin dévoile
Qu'au sommet de l'Olympe,
Emmenée, Calisto deviendra une étoile
Qui sera vouée à l'éternité.

Ursa Minor, la Petite Ourse était
Née dans le firmament :
Calisto brille.
Au mont Olympe,
Jupiter l'a menée.
De Lycaon elle était la fille
Gisant dans la forêt dévastée.

La déesse du destin dévoile
Qu'au sommet de l'Olympe,
Emmenée, Calisto deviendra une étoile
Qui sera vouée à l'éternité.

Calisto deviendra une étoile,
Calisto deviendra une étoile
Qui sera vouée à l'éternité !

Ascension

Dans le chant il y avait les mélodies ,
 Pour apprendre à faire de belles symphonies.
 Dans les rythmes de leur belle inspiration,
 Il y a une véritable dévotion,
 Une véritable ascension,
 Une véritable bénédiction.

Dans les vents la marche était plus solennelle,
 Avant que les bois ne fassent leur appel.
 Est survenue la création sans anicroche, sans ébauche.
 Est apparu le premier jet qu'on ne connaît jamais gauche.

Aube transcendante

On entend de belles musiques
 Dans les rêveries chics.
 Les muses sont très serviables
 Dans les contrées aimables
 D'un voyage imaginaire
 Où les sons se libèrent.
 Ils caracolent mystérieux
 Dans l'esprit mélodieux
 De la recherche artistique
 Qui les assemble pratique,
 A la volée, inspirée
 Par une suave pensée.

C'est l'univers musical
 De la composition
 Dont la voie transcendante
 A unifié les sons.

C'est l'aube de la création
 Où un homme sort de la caverne.
 Accoutumé à la lumière,
 Les connaissances il acquiert.

On entend de belles musiques
 Dans les rêveries chics.
 Les muses sont très serviables
 Dans les contrées aimables
 D'un voyage imaginaire
 Où les sons se libèrent.
 Ils caracolent mystérieux

Dans l'esprit mélodieux.

C'est l'aube de la création
Où un homme sort de la caverne.
Accoutumé à la lumière,
Les connaissances il acquiert.

Son art a pris la mesure
De la réalité trouvée dans l'augure,
Annonçant de nouveaux vers,
Quelque mélodie et mystère.

Carnaval, tu es là

Dans les rues l'on peut voir les gens
Qui dansent pour le carnaval.
On festoie, on est très content,
On vient de quelque lointain val.

On lance force confettis
Et nous trouvons beaucoup d'amis.
Nous participons aux cortèges :
C'est vraiment un grand privilège.

Beaucoup de gens se déguisent
Pour cette occasion.
L'habit est à notre guise
Très coloré pygmalion.

Cet habit a de l'esprit ;
Il nous emmène jusqu'au bal.
Les pas de danse bien appris
Vont dans l'élan musical.

Dans les rues l'on peut voir les gens
Qui dansent pour le carnaval.
On festoie, on est très content,
On vient de quelque lointain val.

On lance force confettis
Et nous trouvons beaucoup d'amis.
Nous participons aux cortèges :
C'est vraiment un grand privilège.

Carnaval, carnaval tu es là,
Carnaval, carnaval tu festoies.

Carnaval, carnaval tu es là,
 Le spectacle est ta joie.
 Carnaval, tu es si animé et svelte,
 Avec des musiques celtes.

C'est Noël

C'est le temps des réjouissances, c'est Noël
 Qui l'esprit de famille nous rappelle.
 Et pourquoi pas un air de violoncelle
 Pour nous distraire et nous donner des ailes ?
 Et pourquoi ne pas chanter cette fête,
 De quoi sourire de cette amusette ?

Puis vient l'instant de prendre des photos
 Qui nourriront l'album des souvenirs
 Permettant aux amis de s'attendrir ;
 On sait que Noël a été bien beau.

C'est le temps des réjouissances, c'est Noël
 Qui l'esprit de famille nous rappelle.
 Et pourquoi pas un air de violoncelle
 Pour nous distraire et nous donner des ailes ?
 Et pourquoi ne pas chanter cette fête,
 De quoi sourire de cette amusettes ?

Puis l'on reçoit les cadeaux,
 Des livres, des chocolats aussi.
 Le père Noël, notre ami,
 Est généreux et incognito.

Nous emportons avec nous
 Tous les présents qui sont très chou.
 Nous avons de la lecture
 Qui donne à cette fête son allure.

Ciel de la connaissance

Sur la route du voyage, on voyait
 Défiler le bitume et les futaies ;
 Tout cela nous menait dans une rêverie
 Où le ciel était notre allégorie.
 Par une métaphore qui se délie,
 Le ciel de la connaissance est bien exquis.

La Lune se cache derrière les branches ;
 Elle appelle la poésie bien franche.
 Je continue mon voyage, haut
 Dans les sphères qu'on nomme le Beau.

Sur la route du voyage, on voyait
 Défiler le bitume et les futaies ;
 Tout cela nous menait dans une rêverie
 Où le ciel était notre allégorie.
 Par une métaphore qui se délie,
 Le ciel de la connaissance est bien exquis.

La muse se cache derrière
 Les nuages de la mer.
 Le poète est un devin
 Qui se repose à la fin
 De sa quête d'harmonie
 Et va rêver sans son lit.

Comédie

Dans les rêves veloutés
 Il y a l'aparté
 D'une nouvelle comédie
 Dans laquelle on a ri.

Sur la voie du théâtre,
 On croise une marâtre
 Sans le sou pour sa fille
 Qui ne joue plus aux billes.

Elle se met alors en scène
 Pour gravir les échelons d'une reine.
 Elle est courtisée souvent,
 Ayant bien infléchi les éléments.

Marie n'est plus cocoonée,
 Elle commence même à s'embourgeoiser.
 Très esthète sur les bords,
 Elle compose des rôles dans tous les genres.

Elle est éclectique, éclectique,
 Elle est électrique, électrique,
 Elle est fantastique, fantastique,
 Elle est magnifique, magnifique.

Déterminisme

Il y aurait un pouvoir
Supérieur ayant créé
L'équation du monde plié
Dans le sens divinatoire ;
Et la foi est programmée
Dans nos gènes très structurés.

Par qui fut conçu le monde ?
Tout pourrait être chaos,
Tout fut calculé illico
Au tout début de la ronde
Des équations très fécondes
Qui régissent tout le cosmos.

Les lois de la physique gouvernent
Tous les processus biologiques,
Ce qui suggère une empreinte logique
D'un créateur de notre domaine.

Il y aurait un pouvoir
Supérieur ayant créé
L'équation du monde plié
Dans le sens divinatoire ;
Et la foi est programmée
Dans nos gènes très structurés.
Contraire à l'évolutionnisme,
C'est la vue du créationnisme
Favorable au déterminisme.

Galimatias

Galimatias et blanche Syracuse
Molestent une géhenne et accusent
Les exactions gaillardes des oisifs,
Piétinent plates-bandes et massifs,

Troènes, terres vierges et sillons :
L'argument du bâton plaît à Denys.
L'abreuvoir des bêtes de somme en liesse :
Des chaînes agraires tressent maillon.

La maïeutique caresse un roi laid ;
 Sous un portique il discours, roitelet,
 Des rocailles aiguës, « ganache » du

« Je sais, je ne sais rien donc je sais tout »,
 J'expie phallocratie, donc je tais tout » :
 L'estampille d'un ironiste nu.

L'éducateur du silence

*Nous sommes nés dans la nef, les animaux en proie aux pulsions animales
 gouvernent le navire.*

Aujourd'hui l'on m'évite,
 Demain l'on me regarde de loin,
 Choses glauques du matin...
 Je suis un éducateur le soir ;
 Mais il n'y a personne,
 On m'raconte des histoires.
 Tout l'monde s'en va,
 Personne ne revient,
 Pourtant, la chaleur mystique est là.
 Je te sens hésiter.
 Le désir, l'être aux mille visages,
 Aux mille sourires,
 Aux mille présages,
 Monte.

Un seul jet c'est toi qui l'a écrit,
 Un seul mot c'est toi qui l'a dit,
 Un seul sourire,
 J'ai tort,
 Une seule nuit,
 Encore,
 Un seul rire,
 L'on peut mourir
 Dès lors.

Patrie des lieux sans hommes,
 Sourire monotone...
 C'est lui, le démon avec sa faux,
 C'est l'heure.
 Non, il ne me fait pas peur,
 Point s'en faut.
 J'attends la saillie divine,
 J'attends, j'attends.

Cette grâce chez vous se meure,
 Vous parlez, parlez...

N'avez-vous pas le goût du silence abstrait ?

De... quoi ?

La folie bigarrée trémoussait une antenne,
 Elle apprivoisait ses névroses, m'absorbait,
 Toutefois bavarde et malicieuse en scène,
 Tenue par un fil ténu, épuisant ballet
 Inclinant obséquieux à l'incompréhension
 (La fibre obtuse qui fabule en lui à part,
 Une blessante idylle de gageure et présomption).
 Le Quasimodo parle, égoïste et bavard,
 D'une volubile histoire de soi niant le fard
 Dont il s'affiche. Après avoir trop babillé,
 Il tend une corde raide dépenaillée...
 L'effigie du pauvre cloche aura peu d'égards.
 Ses pensées s'effiloquent de suite fanées.
 Ses paroles égarées avaient été un
 Buvard asséchant mon écoutille glanée
 (Mosaïque à Ségovie et art manuélin),
 De l'inopportun installé dans la folie.
 Versailles restait de glace face aux lubies
 De ce cerveau fêlé qui énervait l'oreille...
 Je lui donnais, contre la paix,... un peu d'oseille !

Le troisième œil

Oppression, régression...
 Tu manigances ton absence de chance.
 L'ego qui nie la liberté,
 Retranchée dans le casbah du mépris,
 Cherche quatorze heures à midi.
 L'habitude commande
 Les laissés-pour-compte.
 L'ego, maniaque dans sa suffisance,
 Soufflette le visage de l'amour.
 Dis voir ton humour,
 Dis voir quand tu fulmines,
 Ta vérité outrancière,
 Sans volte-face fiduciaire,
 Ni ressentiment et déchéance.

La leçon qui fit école,
 Dont on fit une chose en soi,
 Monolithique, fut mal apprise.
 Tout cela fond ?
 Avec l'œil éminent
 Qui ressent les pièges,
 Exige et sois humble,
 Carmen se pâme
 Dans un fabuleux navire.
 Le vrai ego qui est faux, élément du décor,
 Est une construction de l'éducation.

La terre tremble et la vacuité prend son essor.
 L'existence propre et autonome
 D'un phénomène serait un fantôme,
 Pour Bouddha.
 La connaissance de soi, le troisième regard,
 Peuvent se faire jour grâce à l'art.

Quidam

L'Apocalypse sourit,
 La traître bêtise bannit.
 L'art est un encensoir du sublime
 Aux visions qui fument et flamboient.
 Le hasard serine ses contingences.
 Des sabots qui martèlent le
 Sol dans le Piémont, peut-être,
 Extraient une image de mémoire,
 Au delà des glaces, des améthystes ou des vipères,
 Des sols que j'ai foulés.
 Une grand-messe octroie quelques lueurs sanguines
 A mes cellules. Un bazar organique
 Va faire porter aux nues
 Un orateur cynique.
 Peut-être tombe-t-il de son pied d'estale,
 Comme Tantale. La tentation est grande,
 Je souris,
 Car les détours du style
 Ne font qu'un
 Au bout du compte.
 Ils rendent en vainqueur
 Un laurier initial
 Qui n'est pas le fruit
 D'une victoire à la Pyrrhus.

Le Chanteur

Moi-je moyenâgeux argue ses avatars...

Moi je corrompt les frères
Par une main démiurgique :
Désaccords satyriques.

Moi je calomnie sa mère
Par inculture diacritique :
Ataraxie salivaire.

Moi je est toujours civique
Mais pas civilisé...
Icelui manquera d'air,

Pollué par les mornes fortunes
Qui gisent sur un bitume
Qui jase.

D'autres jouent du jazz,
L'un avec une clarinette
Pas nette,

L'autre avec un hautbois
En calambac.
Le franc-bourgeois

Est de bon ton,
Vassal du roi,
Jouant du Bach.

Sa mère un peu schizogone
Se prend pour le Pentagone...
Une muse jalonne

Les veillées funèbres...
Les boîtes en cèdre,
De Pandore.

Piqûres d'épingle :
Un jour mère se rebelle
Face à la virgule austère

Qui met en viager celle
Qui voyage ou qui dort

Sur une feuille

Constellée d'entrelacs.
T'es balèze
Sur ton alaise,

Tu me casses les reins.
Des clés de sol gisent
Sur le parterre, quel foin !

Un intello maniaque
En rajoute,
Y m'déroute.

Aux fenaisons je verse l'obole,
Les moissons sont battues en brèche,
J'ai pas d'bol.

Contre toute atteinte,
Dans la dèche,
On m'donne la tour St Jacques.

Je prends mes cliques et mes claques.
A la manière d'un flic-flac,
J'invente mon futur :

Je, moi sans moi-je moyenâgeux,
Jeu de mots sournois...
Je mets l'acerbe au Koulak

Et m'entiche d'une chabraque.
Je m'afflige braque
Et lui casse la baraque

A ce moi je, cette crapule.
Au nase ne pas s'y fier,
Qui jadis copule.

Mythomaniaque le moi-je du tyran.
Le nazi fier
Est trépassé hier.
S'amoindrit le pédoncule
Du biliaire scribouillage.
Rébellion sans scrupule...

Le Grand dégoût...
Il ramène sa fraise,
Merle de Rédemption.

Chère Sainte Vierge,
Pardonne Je,
Avec Gaëlle,

Moi culmine.

Le tout est de rester assidu dans cette voie, de bonne grâce...

Dis-le !

Sur les chemins de l'envie,
Dis-le ou bien vis-le !
Il y'a plein de mélodies :
Vois-les comme un ciel bleu !

Elles se cachent à l'horizon
De l'azur attendri.
Sur les chemins de l'envie,
Dis-le comme une leçon !

Sur les chemins qui inspirent,
Vois-tu les sons qui vont surgir ?
Sur les chemins ressassés,
On voit les trombes cadencées.

Inspiré, pas lassé,
Dis-la, vis-la !
Cette voie de panacée.
Dis-le, vis-le !
Cet art qui s'embellit.
Dis-la, vis-la !
Ta douce mélopée

Eurêka !

Dans les arts on dit eurêka !
Comme en science on a
Des idées qui défient l'imagination ;
Car l'équilibre est de raison.
L'ordre se travaille,
Sans quoi tout serait une belle pagaille !

La mélodie est une image
De notre courage,

Pour trouver l'air de l'intelligence
 Qui déverse ses suaves fragrances ;
 Autant qu'Archimède,
 Le penseur de l'art a ses remèdes.

Dans les arts on dit eurêka !
 Comme en science on a
 Des idées qui défient l'imagination ;
 Car l'équilibre est de raison.
 L'ordre se travaille,
 Sans quoi tout serait une belle pagaille !

Parole de contentement,
 Eurêka au vent
 De chances, de trouvaille et d'événement
 Diffuse l'air de bon allant ;
 Le déclin est loin,
 Choses vaines déclinerait sans entrain.

Dans les arts on dit eurêka !
 Comme en science on a
 Des idées qui défient l'imagination ;
 Car l'équilibre est de raison.
 L'ordre se travaille,
 Sans quoi tout serait une belle pagaille !

Les gens vaillants de poésie
 Conquièrent l'harmonie,
 Les strophes sont comme les victoires
 Qui nourriront l'imaginaire
 Par de belles histoires,
 Epiques vers comme chez Homère.

Avec un aspect érotique, rendons aux profanes ces diphtongues profondes, leurs remous et
 tourbillons, des consonances plus osées !

Te Deum

Une langue charnelle une psalmodie soupire,
 Quelques baisers et une prière délicate,
 Un mont vénial et quelque baie sulfureuse,
 Dit une messe dévouée, selon ton désir,

Aux seins qui n'ont pas de bénédictions à dire,
 Ni hostie à donner, ni gouverne amoureuse,
 Galimatias, liturgie, Cène malicieuse...

Prosopopée en la sacristie à bâtir,
 Ni marotte en une antre sacrée à tenir,
 Ni manteau d'hermine ou soutane à soutenir.
 Derrière les persiennes, le pêché, voyez,
 N'aura plus ainsi parlotte ni litanie,
 Ni dévotion, ni propos funèbre exalté
 A entendre... Jurez pendant que Satan rit !

Jeu de langues

Baiser un sein divin,
 Quel plaisir...
 Et que faire de ces

« Langues glissantes,
 Alanguies, heureuses,
 Langues de bois,
 Langues de bœuf et pâteuses,
 Chargées, dans la gorge,
 Qui du lambris ont les nœuds,
 Gueules de vipère,
 Langues de roux,
 Douloureuses ou culinaires »

Sinon les vouer au *et lingua ergo sum* ?

Langue attachante ou gourmande,
 Goulue, langoureuse,
 Langue de gourou...
 Lagardère tenait sa langue,
 Harpe frauduleuse dans la garrigue
 Où se terrent les manoirs,
 Où les terroirs goûtent les miroirs
 En langue de nuit.

Les amours sont balèzes,
 Et ton alaise
 Goûte les linguistiques en chambre.

Le théorème de Gauss
 Déploie son arithmétique,
 Et la Goule
 Fait tournoyer le franc-parler :
 Frondaison d'une langue armée

De monts émaciés,
 Mais jamais n'honnit
 Les langues galantes.

Langue isocèle
 Et couverture franche,
 Drap en cellulose
 Qui effeuille la cirrhose,
 De même l'arthrose...

Honnit soit qui mal y pense,
 Le sexe n'est pas vil,
 Tout plaisir n'est pas venaison.
 La carapace exhume le silence.

La langue des côtes
 A l'air marin, l'air malin
 De flots écumants.

Jeanne, ta langue m'adore,
 Elle embellit le silence !
 La Bretagne même
 Ensoleille le lit vert
 Où algues, aisselles se mêlent.

Les menhirs, les dolmens
 Sont les langues de forêt
 Des domaines qui élèvent
 Les diphtongues cruciales.

Sur ton ombre va la mer.
 Dans le Davon, le Yorkshire,
 Les torrents coulent,
 Les roches fondent.
 Ta main caressante, exquise,
 Tâtonne
 Le ventre qui fredonne,
 Exquise à faillir
 Dans d'autres lits.

Tu me griffes, interromps l'heure,
 Inhume les belles idylles.
 Les sables même goûtent
 Les peaux cendrées.
 Ils habillent les corps, les sols
 D'amour, les messes voluptueuses.

Le vent même bise

La brise insoumise
Qu'exhale tes lèvres.

L'accord, vin du libre
Abîme, ou la piquête d'épingle
Sèment l'ivresse future ;
Même Arthur grimpe au mur
Lézardé sous le lierre
Un peu voyeur
Des failles amoureuses...

La galère semonce,
Hagarde et rose,
Gaillarde et qui fait
Ce que d'autres attendent.
Mais la langue, toujours,
Désire, exige les caresses amères
Que l'on fait derrière les barbicanes
Laisant passer des rayons
Qui enfièvrent les chastes déesses.

Le roman s'immisce
Dans les roses
Où marchent les pétales,
La lyre et le cygne au lieu de l'équerre.
L'adoubement du vassal est avancé.
Les femmes, dès lors, le caressent...
Epicure délaisse ses épreuves.
Les langues croisent le glaive,
Comme Roland et Durandale.
Je chante la langue exquise
De ce Moyen Age.

Sur la corde raide

Des abîmes insolents courtoisaient la science,
Un liseron furieux écopait des livres.
L'armure satinée aux relents d'indécence,
Assoiffée de biennale marine et ivre,

Revenait en syncope sur les soirs, les châles,
Gavait le nom bienséant, pelures viles,
Galère immortelle, absconse, gangue stérile...
La gloire passionnelle grise et vous rend pâle.

Clystère galeux sur l'étambot. Parfois frileuse,

Une baleine danse à foison sur le ponton,
 Polissait la langue de suie d'un moussaillon
 Qui réchauffait le nombril de sa désireuse,

Polie, torréfiée par le brûloir du désir.
 Tout cela finissait dans les bastingages,
 Une langue sans verbiage la faisait jouir ;
 Sa face de carême brunissait en nage.

Exoplanètes

Dans la voie lactée,
 Il y a des planètes habitables.
 La science les a comptées,
 Sa quête est inoubliable :
 De quoi se coucher très tard
 Quand on a l'âme compteuse.
 Ces planètes ont comme la Terre
 Une agréable atmosphère.

C'est ce que nous dit Kepler,
 Le télescope spatial.
 C'est à douze années-lumière
 Que se trouverait le Graal,
 Une belle planète sœur
 De la Terre qui fait fureur.

Les petites planètes sont très communes,
 Dans notre galaxie on les exhume
 Grâce à la science de nos astronomes ;
 Cette recherche est dans notre génome.

Dans l'immensité galactique
 Se trouvent des havres de paix.
 C'est bien une vue authentique
 A l'aube de nouveaux projets.

Floraison d'Accords

Par un jour de mai nous jouons
 De la guitare, du piano
 Pour composer quelque rondo,
 Quelque art et floraison

D'accords donnant des couleurs
Aux musiques donnant le bonheur.

Maia nous a inspiré,
Cette déesse est féconde,
Elle donne un temps où abonde
Les corrélations narrées
D'événements musicaux
Ordonnés à divers tempos.

Il y a de quoi dire bravo,
Avec aussi des arpèges
Qui font tourner notre manège
D'harmonisation savante.
Par moments aussi on chante
De manière entreprenante.
La création est enivrante.

C'est ainsi que tout un florilège
A vu jour grâce à l'ami solfège.

Le feu d'Anvers sonne le glas

Votre cœur est une tige asséchée
Qui attend l'étincelle afin de suer
Une flambée sublime ! Ne lestez pas
Son appel sourd, écoutez cette voix,
Puissante elle nous dit : « ô esprit en moi
Coule la lie et je guide tes pas.
Fielleux, tu n'es que mon continuateur,
Je suis ton maître car il m'appartient
De te nourrir ; si tu veux jeûner, tien :
Ecoute le chant d'un amour tuteur...
Et mes ivresses, malines, sous les
Mâtures, peuplent encor les vergers. »
Mais l'esprit aussi savait persuader.
Un fruit langoureux et mûr le saoulait :
« O cœur, sache que je suis un jumeau
Qui détrône les infâmes vaisseaux,
Les bastions miteux, fendant leur carène,
Effritant leurs vergues sans dire amen.
Je prends les tics de chez toi, ils me plaisent,
Et j'évente tes drapeaux avec aise.
Je suis le guetteur, le sombre vautour
Qui sème terreur et même Glamour !
J'ai la figure de proue opulente,
L'écorce anguleuse et malveillante.

Démiurge aussi, je fendrai ton épée,
 Ferai de ton éthique une bataille
 Avec vents et marées du mémorial,
 J'écrirai de nouvelles mélopées ! »
 Blanche Castille contre fière Albion...
 Une trombe belliqueuse avait pour cible
 Des ardents brûlots défiant l'invincible.
 « Sortilèges dévots, ô histrions ! »
 Crient les matelots sous les falariques.
 Sur les grimoires étaient peints d'ébène
 Les rescapés de l'histoire, faméliques.
 Lors d'un bayram, tombèrent akènes,
 Fruits défendus, démons basaltiques,
 Couvrant d'ictères Lagune, rompue,
 Ferments et nef d'une falaise orgueilleuse,
 Digue de glaise des voix mielleuses
 Qui dérangent les balbuzards moulus.

L'œuvre

L'œuvre est personnelle, imbibée d'un caractère. Elle forge la pensée, marque de son sceau.

Nous sommes devenus défiants à l'égard des discours qui se perdent dans le labyrinthe de la conciliation, qui n'osent aller au bout d'une certitude – de la porter en soi au pinacle afin de se libérer de l'inertie du juste milieu, telle la patience paradée, la pondération de surface, la badauderie de quelque écrivain. De la vivacité que diable ! On rumine et, par arrachement, on découvre des parcelles de vérité. On tient la bride à son impatience et on voit surgir des éclairs de lumière ; on est l'observateur privilégié d'une lutte rendue visible entre les instincts. La mise au monde de l'idée se fait par une course effrénée autour d'un centre que l'on ne peut atteindre. Le sentiment, quand il s'impose dans nos pensées ou nos songes est en nous partout et nulle part, fruit de multiples interactions sensibles ; le sens de toute chose est mis en relief par sa chaleureuse présence. Nous dirions aux philosophes, nous les artisans de la prose atomistique :

« Comment édifier par l'écrit un sens sans s'émouvoir de la richesse des impressions, un savoir que l'on ne réfère plus à mille saveurs mais que l'on gèle par la froideur du concept ? » Telle est ma certitude : dire oui à la sensation et m'ouvrir ainsi au sens.

Qu'est-ce d'ailleurs que la conscience sinon le vase communiquant où s'interpénètrent les sens ?

Qu'est-ce que la pensée sinon l'écho d'une tension organique ?

Qu'est-ce que l'entendement sinon se laisser émouvoir par la puissance suggestive de l'entendu ?

Qu'est-ce que la connaissance a priori sinon conserver un résidu de conscience des expériences passées ?

Qu'est-ce qu'écrire un beau vers sinon suggérer une absence, celle du besoin d'un œil pour le regarder – inciter le lecteur à remplir de sentimentalité la métaphore, le pousser à la rêverie, déstructurer son identité en l'imprégnant d'onirisme et de symbolisme, en l'imprégnant d'une vision seconde des choses, universelle et magique.

C'est pour cela que les bonnes vérités illuminent les ciels intérieurs, tels des éclairs. On peut tordre en tout sens les évidences du lecteur, au point de les briser en lui par hasard, comme par un tremblement de terre intérieur. C'est à cet instant que le lecteur entrevoit, par l'ébrèchement de son assurance, l'abîme de son inconscience qui reflète en son fond les puissantes vérités.

L'aspirateur cosmique

« Haine, ressentiment
Et l'on se dit que l'on œuvre pour le bien.
Désirs et délires du cœur
Et l'on se dit des surhommes.
En devenant visionnaire je deviens transparent... »

Vaine comparaison de nos actes avec ceux d'autrui,
Vaine complaisance,
Ployant sous les charges,
La disgrâce.
Avoir intériorisé la foi jusqu'à
L'Obscure réminiscence :
Venu au monde,
Appuyant sur la touche,
Piano désaccordé... L'enfant a crié :
« L'harmonie est là,
A nos pieds ! »

« Rien à dire, rien à écrire,
Chercher pour chercher là où il n'y a rien à chercher ; conversion, conversation avec l'ami spirituel, ouverture ; ne plus être enchaîné au passé, se laisser être ; plaine entourée d'herbages ; quelques arbrisseaux dans ce monde desséché... »
Les pensées s'entremêlaient, surréalistes mais sans obsessions, sachant qu'il n'y a rien à chercher sinon la pause de nos humeurs.
Planer plutôt que marcher.

Aux philosophes

Quand on sort de l'ignorance et qu'on vit encore à contre-courant de ce qu'on sait, on est étranger dans la jungle, acrobate, ou simplement vigilant, ce que dicte l'élan.

C'est pourquoi l'on peut préférer à nos heures les rimes à l'austère philosophie. Point de comparaison ! La sagesse trace ses sillons dans cette Terre artistique.

Le philosophe organisateur, du haut de sa tour intellectuelle, peut croire un instant à la félicité éternelle. Puis il se rend compte qu'il s'est défié de ses semblables. Il n'a été que

vacancier dans le confort. Lance-t-il encore des galets dans la mer ? C'est avec candeur que je vous jette cette dernière pierre, adieu !

Le philosophe est ami de la sagesse. Elle est son combat, l'odyssée de ses rêves. Celui-ci peut-il se poser sur la planète de la réalité et ne pas croire vivre un songe mais au contraire comprendre le sens de sa quête ? Mais il peut se dissoudre, fuir le monde, peut-être pour une destination martienne.

Tourbillon de questions, d'événements qui se déroulent devant votre front. Vous voyez le monde de Maya dans ce qu'il a de plus magique ; mais il n'est qu'un reflet du paradis, vu en songe.

Ne pas hésiter à montrer ses défauts et risquer de s'attirer les foudres babillardes. C'est le principe de l'art martial : aller au devant du coup pour repousser la force. Il en est de même pour l'esprit : anticiper l'écart pour le refondre dans l'unité.

Le troisième degré : ne plus prendre au sérieux le personnage qu'on joue, pudeur de l'homme qui lors des hautes occasions est à la hauteur de sa valeur. J'avais rencontré de tels personnages qui avaient la posture ennoblie par leur défi, leur combat pour une légende personnelle.

L'obligation de se travestir d'un habit social est une manière d'être d'autant plus présent à vous-mêmes ; on voit par contraste l'être nu. Mais d'aucuns n'ont peut-être pas assez conscience de ce vêtement langagier dont ils s'habillent. Ils n'ont peut-être pas appris d'en rire. Sont-ils en attente, dans l'entre-deux, l'inertie ? Ont-ils trop pris au sérieux le jeu ?

Camaïeu,
Dégradé d'une couleur
Fondu sur mon visage,
Différents sens qu'on pouvait entrevoir
Interloquaient mon entourage.

On débat d'une montagne d'infidélités. On voudrait que tout soit à notre image. Sournoiseries des hommes, aux mouvements qui à peine ébauchés, ont déjà l'allure d'un vain prétexte.

Le désarroi

Démêler l'écheveau de notre vie. Sentir sa mission, à l'écoute du sens caché qui est aussi le sens qu'on veut bien lui donner. Tâche de tous les instants.

Il m'est arrivé d'avoir à dénouer des nœuds mondains, avoir montré par une attitude comment l'on désarme par l'imprévu.

On décèle une faille dans le moi où va s'engouffrer la fraternité. Le moi éclate alors ; nous en voyons les lambeaux, nous trouvons désemparés - vacuité de l'orgueil pour œil, dent pour dent. Chacun a sa propre direction. Il est tel un pilote prêt à contrôler par un dérapage son véhicule.

Il semble s'évanouir face à nous à chaque instant. Il est transparent, un peu irréel, sans prise. Et pourtant il n'est pas un fantôme. Il est bien là, devant vous, prêt à ourdir, par dérision, pour mettre à l'écart la lourdeur de votre sérieux.

Sincèrement, voyez les caricatures d'un œil amusé, par l'humour avec des pincettes, pince sans rire ou celui poussé par grand vent ! Vent de sagesse qui oxygénera vos poumons.

Le navire surréaliste

Bafouiller quelques rimes
 Pour plaire au rythme,
 Faire du langage
 Un être à part entière
 Qui ne se corrompt pas
 Par l'auto-justification.
 On peut ressentir le malaise d'une époque
 Dans les bas-fonds des mondes endormis ;
 On prend Rêve pour Réalité et Réalité
 Pour rêve.
 L'Esprit s'est écarté de sa route,
 Prend déshonneur et heurt à la lettre,
 Ne voit pas où se joue la véritable scène,
 Fait passer ses paroles
 Pour verdoyante liqueur,
 Alors qu'elles ne sont
 Qu'absinthe
 Des plaines en friche...
 Des êtres voguent dans les ténèbres
 Sans voir la lumière,
 L'élévation véritable.
 Songez à cette Montgolfière
 Qui a épuisé son sable,
 Légère, légère,
 Amie de l'Archange.
 Vient un jour où le renoncement
 Lâche son lest,
 Renoncement aérien
 Qui laisse
 Les jouissances amères
 Sur le parterre
 Qu'est l'existence.

Ne pas dire l'exact, en n'oubliant pas la musique, pour faire réfléchir,
 Amener la conscience d'autrui à s'auto-suffire.
 Educateur des consciences handicapées,
 C'est que la notre est consciente de sa valeur,
 Elle n'est pas que le jouet d'un sacrifice,

Elle continue son labeur
 Car elle sait que tous sont frères.
 Cette vérité n'est pas oubliée
 Par prétexte ou saute d'humeur.

Un navire insondable
 Tangue sur la crête vague,
 Frémit,
 Se nourrit par la sève,
 La liqueur de la vie,
 Doux enivrement...
 Il plane par sa marche
 Au dessus des choses,
 Vertical.

Vacances

Embruns
 A Saint-Gilles
 Croix de vie,
 Port rupestre
 Ou port du centre
 Dresse
 Ses voiles
 Tels des autels
 Ecartelés entre les mâts
 Qui frétilent au vent.
 Joies rubicondes
 Dans le café,
 A franchir les paliers
 De l'initiation.
 Temple éternel
 D'où l'on contemple le mouvement.
 Devenu une sorte de dieu
 En s'étant trouvé
 Elevé,
 Avoir construit pierre à pierre
 L'édifice
 Et le voir perdurer...

Escapes de la vie
 Dans les décors du théâtre ?
 Machineries,
 Effets scéniques...
 L'artifice langagier dit
 La vérité de l'apparence.

Nouveaux auspices,
 Même s'il faut dépasser l'esprit des lauriers,
 En artisan inlassable.
 Et parfois naît la grande amitié,
 Le grand respect.
 Ils précèdent notre marche.
 Immortel ami,
 Egal à lui-même,
 Ragaillard par ses aventures,
 Tout comme nous ; notre jeunesse
 Passe...
 Aujourd'hui notre destin est détenu.
 On se purlèche les babines de savoirs.

Il est des endroits où le bien et le mal sont
 Dans un flou artistique,
 D'autres où ils sont transparents.
 Description, portrait des joueurs de rôle,
 Une voie d'outre-tombe
 Au cœur de machine,
 Fière de ses possessions,
 Dit : « Je ne suis pas candide ! »
 L'artiste rit, inspiré par la
 Douce ironie :
 « Fluidité de la satire,
 Surfer par la métaphore ».
 Un acteur brûle les planches,
 Adorateur de Shiva.
 Il dit : « Influencer... cruel jeu du parasite.
 Il aspire la noblesse. »
 Pour le jeune spectateur, la blague s'envole,
 Est dispersée par l'inconscience.
 Pour le vieux la blague est lourde
 Du poids de l'expérience.
 Des souvenirs sont tombés dans l'inconscient.
 Larmes du sage,
 Sculpturale posture,
 Présence de la pureté...

Une certaine fantaisie dit la vie. Seulement, cette fantaisie n'est pas que pour elle-même. Elle induit un détachement, une plus large compréhension des réalités humaines. On fait coexister dans la phrase les ingrédients d'une formule alchimique, mystérieuse, reflet de nous-même, de notre idiosyncrasie ; nous écrivons au gré de nos humeurs car style et humeur ne font qu'un. Le symbolisme est à entendre en ce sens, dans le sens d'une peinture de la situation, intérieure, extérieure... divers éléments entrent en jeu. Nous sommes motivés par le regard de la subjectivité proustienne.

Par le tison de la cheminée qu'est la plume, l'écrivain recueille les braises. Il vous

suggère le chaleureux de son habitat intérieur. Il vous aura revêtu de son tissu d'expériences.

La contradiction se vit à tout instant. Des émotions en nous vivent et meurent, les pensées défilent sur la scène du théâtre.

L'idée, en compagnie du maître spirituel, prend une force saisissante. La tessiture de sa voix est noble comme un bois patiné. L'intérieur est rustique. Le feu du poète crépite. Quelques autres détails suffisent à éclairer le lieu par la présence du sacré, tel le masque africain.

Une douce atmosphère, inexplicablement attirante, encensée, dont la sérénité se nourrit à satiété, remplit la pièce. Point de paroles égarées. Toutes ont leur juste sens, leur juste place. Etanche au jeu social des caméléons humains, elle filtre les manies et les mimiques devenues automatismes.

L'idée métissée

« - Mes énigmes ne vous plaisent-elles pas ?

- Non ; elles ne sont que fragment d'écriture.
- Pourquoi écrire par fragment ?
- Pour écrire l'idée à la manière de son jaillissement dans notre esprit. »

Il est parfois des idées douces qui se délayent jusqu'au bout de la deuxième page. D'autres sont de mauvais guides, elles deviennent lâches après une phrase ; elles sentent qu'elles vont emprunter une voie impraticable.

L'idée éclair, elle, n'est jamais ténébreuse, elle est familière et intime, sa signification profonde nous charme, elle est notre énigme primitive. Aussi faut-il conserver l'élan. Ainsi se fraye-t-elle un chemin dans les nuages quand elle attise son désir d'être. Elle découvre l'Afrique, l'Asie, rencontre de grands mystiques. Elle visite les cultures étrangères et son esprit en devient le métissage. L'idée suinte alors diverses couleurs de peau.

La mangeuse de réel

La folie bigarrée tremoussait ses antennes. Elle apprivoisait ses névroses, m'absorbait, toujours bavarde au gré des rencontres, inclinant à l'incompréhension, tenue par un fil ténu, épuisante. Les joyusetés bues par ces paroles égarées avaient été un buvard m'asséchant.

De telles rencontres sont pourtant heureuses ; elles fortifient le cœur, en somme nous réveillent. La folie est comme la sagesse, poussée en ses fins ultimes, elle rejoint les deux maillons opposés de la chaîne de la vie. Eternel retour des choses, la folie est une brèche contemplée, béante.

C'est jour d'automne, elle montre à nu ses branches ; les feuilles émoussées gisent au pied de l'arbre, nourrissent ses racines.

« Pantin démantibulé par le sort
Joue sa scène de raison,

Dans la fièvre comme dans le tort
 Son commerce est perfide, d'Albion,
 Tel un râtre aspirant
 Les songes dansant.
 Neuf,
 J'avais à rêver
 Le monde désensorcellé
 Où la folie dort
 Sans dévorer,
 N'a qu'à affermir
 Ses pensées,
 Sans boire
 Ses paroles,
 S'en délecter,
 D'une délectation avide
 Qui ne vous vide
 Pas, mais vous remplit,
 Vous ravivant sans vous suivre,
 Se riant de vous,
 En amont du goût,
 Là-bas, près de la rive
 Des sens... »

Habile Inspiration

La musique est avec moi,
 Aujourd'hui, demain, toute la nuit.
 Elle me donne de la joie,
 De mon travail elle est le fruit.

C'est avec toutes sortes de gammes
 Que l'on renouvelle la flamme,
 Pour la composition de l'art
 Qui joue de la guitare.

On peut tester des styles
 Qui sont souvent très habiles
 A restituer l'émotion
 Dont on a la suggestion.

Et s'exprime le piano
 Avec toutes sortes de tempos.
 Et s'exprime le violon
 Qui dévoile son inspiration.

Humaine Condition

Le compositeur est inspiré.
Toute la journée,
Il écoute la muse amusée
De le voir chercher

Les bons accords sur les mélodies
Qui sont nos amis.
En effet ils sont très avenants
Et très étonnants.

On les malaxe dans tous les sens ;
C'est une appétence
Pour celui qui fait des harmonies
Touchant l'infini.

C'est que tous ces accords sont une science
Qui est la marque de la transcendance,
Nécessitant une belle prestance
Et un peu le goût de la persistance.

C'est que tous ces accords sont une science
Qui est la marque de la transcendance.
Il s'agit de mettre en forme
Les récits de l'art
Et de transformer en norme
Ce petit nectar,

Oui cherchant l'éternité
Comme l'inventivité,
Oui cherchant un peu de gloire
Comme dans un art oratoire

Aimant toujours son public,
Dans un rapport esthétique
Signifiant l'élévation
De l'humaine condition.

La musique calibre le soubassement indéfini
et géométrique de nos pensées.

L'univers cadencé,
le continuo ,
sont des rennes invisibles,
architectes du sens.

L'océan compose :
 « Angélu, ſerpe d'or
 Aux larmoyants accords. »

Le compositeur et ſon monolithique brio

Munificente eſcrime deſ accords ſereins
 Qui montent ſur leſ cieux deſ matins radieux,
 Pieuſe mandoline deſ havreſ mélodieux
 Qui verſent ſur un miel antique une main d'airain...

Hydromel boiſé... Deſ verreſ, deſ boulingrins
 Avareſ et ſanſ cérémonial ni adieuſ,
 Donnaient en pâture leſ pupitreſ aux dieux.
 Une perle de méléagine danſ l'écrin

De feutre, leſte comme le virtuouſe en loden,
 Atteignait bien vite leſ archetſ de l'Eden...
 Euterpe, d'une kyrie improvisée ſ'éprit,

Skriabine battait l'écaille coralline,
 Deſ voluteſ ſur le piano bleu, l'opaline...
 Corſetſ deſ muſeſ, glaçureſ d'éfritſ, ſanſ prix.

Anima, animuſ

Anima : ce qui vient de l'âme,
 Animuſ : ce qui vient de l'eſprit.

L'eſprit ſe dédouble, l'âme ne penſe paſ, elle accueille.
 L'eſprit voit, l'âme ſent ou hume. Pour ſimplifier, diſonſ que
 l'eſprit veut voir du ſolide, du réel empirique, l'âme baigne
 danſ l'irréel, quelque choſe d'évanéſcent. Elle eſt une ſorte
 de fantôme, de mirage. L'âme et l'eſprit ſe côtoient. Un principe
 féminin, l'âme, et un principe maſculin, l'eſprit, joignent leur
 effort au vu et au ſu de la réalité. Le rêve, l'imagination font partie
 de la réalité, de notre réalité psychologique.
 L'imagination peut exercer ſur l'eſprit une ſéduction,
 Nous faire croire que noſ rêveſ pourraient devenir
 Réalité ; tel eſt l'irréel : le rêve qui ne ſe
 réalise paſ. Le rêve appartient à Morphée,

le veilleur des songes.

L'heure pâle du buveur de bière

Le buveur
 Ecoule
 Et saoule
 Les heures
 Pales
 Sans épouses,
 Sans larmes,
 Au blues fatal...

Le chronomètre parle...

« Mon âme d'albâtre tisse des fibres de cristal, crée illusion et bonheur. Mon esprit se meut, kaléidoscopique. Mon corps s'endort dans une voluptueuse torpeur.

Le songe dansant
 Etait ami du temps qui lancinait.
 Il émoustilla ses corolles,
 Et de son fol halo
 L'espace, conscience songeuse
 En compagnie du temps, naquit.

*

J'écris la conquête des Terres du silence.

*

La conscience est une prévenance qui s'acquitte des sons et des mémoires.

*

On se défend, l'ivresse protège certains rapports humains.
 Le langage magique du symbole nous fait porter un regard
 Sur les guerres, entre rage et foi.
 J'acclame le silence et le hasard,
 Et constitue une ligne plagale au milieu des errances qui tournoient.

*

Je cherche moins du continu que du continuel. »

Miroir sans teint

Il est froid, apparent.
 Il reflète une contenance bienséante.
 Son ombre tremble et défigure...
 La déférence a consommé les passions
 Qui brûlent d'habitude.
 Il n'avise plus les âmes libres et
 Modestes dont il croisait le regard,
 Autrefois.

Les joies éperdues
 Réveillent la langue et ses aises,
 La messe et la gloire.
 Chez Dali, l'heure pâle se liquéfie.

Qu'on sache sans croire,
 Et l'on croit savoir.
 On ne fait que croire,
 Raconte des histoires
 De glaives et de paix.

J'ai aimé la musique
 Et dispersé les couplets
 De gens qui disent
 L'apercevoir...

Un tierce regard
 Vient alléger une dualité initiale.
 Le musicien se réveille,
 Compte sur les sourires ;
 Il fait un festin de résonances.

Funambule,
 Les pieds sur Terre,
 La tête dans les nuages,
 Songe à la montgolfière,
 Amie de l'Archange,
 Légère, légère...

L'argonaute à la carapace d'apyre,
 Agacé par les mirages et les fétiches,
 Hisse une nation,
 S'érige en idole.
 Nuits et jours sont égaux

Durant l'équinoxe.
 L'éruption de l'armorial
 Est féerique. Vieille comme Hérode,
 L'érosion, à force de moussons,
 Vient rompre les fondations des Empires
 Et briser l'habitable des fièvres volantes.

Au-dessus des écumes,
 A tir d'ailes, je suis telle
 La mouette qui effleure
 Les flots amers des océans !

Maya

Dans quelles ténèbres se perd-on ?
 Où est la lumière,
 La véritable illusion
 Qui élève ?
 Le monde de Maya est le carburant du bonheur !
 Songez à la Montgolfière
 Qui égrène du sable
 Et renonce à la gravité...
 L'esprit léger,
 Je lâche du lest.

Au renoncement aérien dans la platitude,
 Je préfère le temple
 Où l'on jouit des bijoux mystiques.
 Les métopes du Stupa de Sikri
 Sont sculptés dans les cieux.
 La demeure de Bouddha
 Eveille mon esprit.

Je vais de la Cène à la scène.
 Et pour tout, je vois la vacuité.
 Une personnalité créatrice inconnue,
 Fruit des mantras,
 Agit, drape d'un diurnal
 La nuit ignorante.
 Des effluves du jour
 Qui réveillent les visages maussades,
 La font sourire.

Le sage sans ambages

L'éveillé devine la vapeur sage.
 Au-dessus, une infusion divine l'inspire,
 Sur l'eau bruit son reflet, l'Image
 Du saddhi grave, ongle sur lyre.

La musique saine
 Qu'un shama piaille
 Emeut le soleil
 Et sert le dharma

A Sigiriya.

Subbhuti vit là agreste
 Où les guerres gisent
 Sur les pans rupestres,
 Comme la peau d'un caïman.

On trace une quête éclairée,
 Et d'une poésie rutilante
 (Camaïeux et bonheurs),
 On fait une causerie.

Un sirdar un peu chaman
 Couvre la toile de Diane
 Et tend l'arc
 D'où sourdent les cœurs.

Tout temps aimé...
 Les naissances posthumes
 Se développent,
 Avec les livres, les toisons et les poètes.

Une sphaigne fume,
 Elle fait un épi
 De phanie, de tumulte...
 Une jungle citadine.

Voie sur silence...
 Un nabab mène grand train.
 Quelle est la différence entre lui et l'avare ?
 Il dépense sans compter,

L'autre compte et tue sa dépense.

Une vielle fulmine

Un adieu aux larmes
Et une eau de jouvence.

Abstinent sans potence...
Le sable m'assaille.
Abraham déraile, emprunte une poterne,
Met son fils sur un autel... Les autels...
Les vautours... Mais Dieu intervient,
Et Voltaire et Candide,
Elaguent les branches
Avec une allure franche.

D'autres, des chahs, se nichent
Sur une idée du confort,
Des assoiffés de cirrhose
Qui boivent une espérance malade.

Je me ballade sur la plage,
Insouciant dans ma chair.
La soutane d'un sage
Réconcilie les muses nues.
Cette défroque se défend des impies
Et peut-être inspire les messies.

Les cheveux en bataille de ton fils,
O Prophète,
Tiennent une canne de bambou.
Un train déraile ; la foudre
Ravit les sirdars,
Un diadème,
Tous le sirdars,
Un diadème.

Une tour est creuse,
Pleine de poupées,
De cigognes.

Le sage est un phare
D'où l'on guette
Sans ego.
Il est un phare
D'où l'on guette
Sans ego.

Callisto veille sur la crête,
Méphisto s'élève.
Trombe du soir
Et noirceur intime...

Sarment des mâtures,
 Serments immatures
 Qui répandent le bromure.
 Une piraterie sans ambages
 Accoste un chalutier
 Plein de pétrodollars.

Une flaque et un cheikh
 Entendent, muets,
 Le silence et son ombre

Qui révèrent le Mystère,
 Lui font révérence.

Les galimatias au départ
 Ont absout l'importance,
 Le jeu du quant-à-soi.

Nuit espagnole... Calderón,
 Ton théâtre claironne,
 La vie songe à Kali.

La mort un jour désire
 Le sage sans désir.

Même Tertullien purifia
 Les péchés, les outrages...
 L'on coupe les arbres
 Et lézarde les murs.
 « L'on coupe les arbres
 Et lézarde les murs.

Vide l'ivraie,
 Vois le rien entre les lignes,
 Vois-toi voyant sans ambages.
 Un châte dans les nuages
 Dit tes naissances et tes morts. »

Le poète en vacances

Le miracle dessiné par l'oracle
 Te destitue de ton empire
 Et gomme ton futur,
 O soldat inconnu.

Qui suis-je se dit un créateur ?
 Rimbaud, Morisson , Vian, Rameau, Skriabine, qui d'autre ?
 Zola ne renâcle pas à publier dans l'Aurore son « J'accuse... ! »

Subbhuti vit dans un lieu agreste.
 Les guerres gisent
 Dans les parcs...
 Des nénuphars, des mares
 Se reproduisent à l'envie.
 La Terre est surpeuplée.

Les moissons de l'âme
 Récoltent les tempêtes.
 Les naissances posthumes
 Font des danses hypnotiques !

L'humus ennuyé
 Accumule les gongs,
 Les kaléidoscopes songés
 Ou les nuits désirées.

Est-ce que les armes sont rendues à Scipion ?
 Eau de vie, vêpres intenses...

Dans l'arène du désir,
 On peut être abstinent sans poterne.
 Les voix assaillent.

Dans l'envers du théâtre,
 On pressent la naissance
 Du futur décor.

On idolâtre le poète illuminé ?

Une vérité déjà vue
 Se réincarne à l'envie ;
 Un poète naît sans que les gueux l'abolissent.

Et mon sourire
 Se confond avec un sourire
 Bienveillant. D'honneurs en cinabres,
 D'incessants palabres, des Midrashim se produisent.

« Qu'attends-tu,
 Qu'attends-tu pour fendre l'air ? »
 Me demande-t-on. Je réponds :

« J'attends de la muse impromptue

Qu'elle vienne m'éveiller !
 Après tout, entre les vers,
 Ce désir de créer m'attend, m'exalte.
 C'est moins dur et c'est plus beau que de ne rien faire ;
 Ce qui électrise, encourage le poète,
 Exacerbe son talent ;
 C'est le poids du temps qu'il s'agit d'alléger par la pratique de l'art.
 Un cobra embellit le cuir, la peau.
 Il a pour nom Cobalt... »

De la longue galère sans école
 Où souffle le vent rugissant d'Eole,
 D'Ulysse, Véronèse et Phaëton,
 J'attriste Pygmalion et Galatée,
 Je couche la sculpture de Charon,
 D'Achille ai les canéphores goûtés
 D'où soufflent fiévreuses les chairs profondes
 Qui dans mon armure, mon corps fondent,
 Illumine l'oléandre d'Hermès.
 Une soie effile un manteau. La déesse
 Venus qui, entre les charrois en flamme,
 Courrouce le cygne immortel, la foudre,
 Pressure les yeux de koheul, le cidre,
 Côté les cils, les yeux cendrés,
 Ou occulte Ulysse et ses mets lactés,
 Attriste les galères azurées.
 Je touche la sculpture... un dicton
 Fait mauvaise mine aux messes bleu peintes,
 Surréal olympe où coule l'absinthe :
 Elle fait mauvaise fête aux trublions,
 Donne à la statue de Pygmalion
 Vie : seul langage. Vauvenargue rend
 Connue Mallarmé. Une tzigane sur
 Un pagné céleste et un banquet sans
 Tango, ou cénacle et littérature,
 Pérennise, illumine chez Hadès.
 L'oléandre, le Titien, la déesse,
 Tissent à l'envie les cils, les fanions
 Des gerçures sans pareil, élégiaques.
 Et elle rend les armes à Scipion.
 Les maures, une fête dionysiaque,
 En l'honneur de leur frère, fils choyé,
 Firent. Narquoise, elle détenait l'anse
 D'une corbeille rococo ailée.
 L'on joua du bandonéon. Et une danse
 (Une ritournelle pour la beauté
 Narquoise, tant qu'en l'honneur de Circé,
 Des gerçures sans pareil et lyriques

Dans une corne remplie d'abondance,
 De fruits corinthiens et gaéliques.
 Dans l'arène du Colisée immense,
 Morisson gesticule furieux,
 Rien ne l'arrête, même un liseron
 Gravé comme un diadème sur son front,
 Couleuvre égotiste du camaïeu,
 Tatouée), s'arma d'une furie infinie.
 Elle abandonne le narval aux sages
 Fortunes ; éructe alors l'embellie
 Ephémère, incertain macrophage :
 Anémie. Vie de Cocagne et carpe
 Diem des gerçures sans pareil qui disent
 L'aventure distinguée... une harpe
 Tissait d'aventure en vaillantise

Un laurier.

L'Homme Spirituel

L'homme spirituel montrait du doigt ce qu'il ressentait. Il s'isolait et s'asseyait dans des pensées confortables au pied de l'arbre sacré. Il peignait des sensations désincarnées, avec de fines touches de couleur. Il décrivit une présence, sa teneur, une subtilité acquise au gré des mouvances des sentiments. Il aimait arrêter le temps et jouir de la félicité contemplative... quelque richesse actuelle déchuée dans son âme. Il ne savait comment changer les choses. Un long fleuve l'enchaînait au samsara. « Sous la permanence gît un commencement immortel, au-dessus de la fraternité luit une liberté éternelle, sans le boulet de quelque concupiscence » se plaisait-il à dire. Sur la grève il sentait la présence ombragée d'un soleil avide de conquêtes, qui l'avait fait naître comme les autres hommes. Son violon d'Ingres consistait à entendre une fièvre intérieure infiniment plus riche. Son mental ouvrait ses bras langoureux ; exalté, il affinait son regard et changeait l'éphémère en éther opiniâtre. Par là il créait un futur heureux qui gravitait solitaire entre les langes des planètes naissantes. Un cordon ombilical liait son corps songeur au ciel. Mère terrestre, la source native, était le berceau de ses sens. Les choses vécues sur l'âme posèrent une empreinte. Dans son corps vibrèrent des particules d'énergie, essaims de vie et prières mystiques.

L'homme spirituel donnait des instructions aux créateurs :

« Ainsi l'esprit doit interroger son corps dont la mémoire se raffine, faite d'hélices, d'impressions nouvelles. »

« Ainsi doit-il l'écouter et non dérober les minerais spirituels. Qu'il moissonne s'il veut mais qu'il ne désargent pas son frère, ni déterre les embases naturelles des charpentés, les souches qui grandissent jusqu'à atteindre les futaies, ni défigurent les mœurs qui édifient les chapelles ! »

Ainsi ne doit-il pas œuvrer dans un simple souci posthume, sans héritiers, mais que

les chemins de son existence suivent les contours terrestres, ses reliefs et non des illusions des ciels idéaux et méconnus. Telle est cette topologie qui fait une révérence au mystère, atteint par là des pensées claires, détaché qu'il est de l'aversion, même sur les fils acérés au-dessus du vide reste-t-il en équilibre, a de la distance même vis-à-vis des septièmes ciels ! L'esprit en altitude voit-il les hommes altiers, ô insolents, engourdis dans leur fougue, narcisse des glaces immatures !

Pour lier la famille, encore faut-il voir alentour sans l'écueil de l'ego autre chose que le nombril ! Et ne pas briser son corps véritable ! Le moi trop orgueilleux est illusoire ! Je n'ai pas d'empire sur mes frères ! Le chacun pour soi est un aucun pour tous ! Faisons un pacte d'amour et de paix ! L'individu versatile ne s'attache qu'aux fictions, qu'aux mondanités ! J'enseigne l'unité dans ma chair ! La solitude me l'a apprise. Sur les sommets du renoncement j'ai dansé avec déraison et vaincu toutes les folies ! Mon amour disait : « ne fréquente plus l'Immature, ne va pas dans les pays de ceux, accablés par leurs délaissements, qui giflent les sourires !

Gravis les montagnes blanches vierges de leurs caprices ! Sur la cime, une pureté glaciale assainira ton esprit ! Après ces âpretés l'énergie sera maîtrisée ! Tes paroles prendront leur sens par un amour visionnaire. Un tel amour érode même l'airain de ta culture deux fois millénaire !

Ton âme en friche sera domptée par cet amour ; enfouie dans la vanité, ta raison parle d'utilité, de travail, de biens, de richesses comme étant des ressources qu'elle prend de droit. Mais quel droit sinon celui de naître ! Apprends-leur que ces richesses sont en eux. En eux doivent-ils les puiser... Elles s'y créent à l'infini ! »

L'Homme Spirituel pensait de cette manière sur le pic enneigé. Il songea enfin à redescendre et peut-être allait-il secourir les hommes, réconcilier leur cœur et leur esprit. Ainsi, il entonna un chant qui lui donnait de l'entrain lors de sa dernière renaissance. « Si l'homme unit son cœur, son esprit, son corps, Gratuité songe à lui : il paye à lui-même ces vertus. Telle est la promesse spirituelle. Que son sage sirocco souffle dans le cœur des hommes ! Que la Raison qu'ils vénèrent comme une déesse s'incline devant ma compassion ! Que naisse au troisième millénaire la nouvelle humanité ! »

Descendu de la montagne, ce sage sillonne la vallée. Ses pensées rythmées par un pas exercé disent : «La vallée s'est bien tarie, verte autrefois, maintenant aride... Les hommes ont abusé d'elle je présume. Ecoutent-ils encore leur cœur ? Ils sont aigres comme les fruits rabougris d'un jardin en friche. Certes de la franchise ils font une plaidoirie, mais je m'en méfie, un mensonge la motive ! Un tel état d'esprit ne contente guère mon cœur, ils m'ont trop souvent offensé, rudoyé. Leur ai-je pardonné les mots insipides et les passions sans lumière ?

Ô hommes captivés par les ténèbres, fantômes sans visage aux lubies qui rodent immatérielles, furtives, écoutez donc : pour déjouer vos tours ai-je dû avec des mots magiques me parer. Ai-je dû aux tombeaux vous rendre vous qui rodiez dans ma mémoire ! De la mauvaise conscience ai-je dû m'enquérir pour mieux la balayer ! Jusqu'à mon sommeil elle ternissait. J'ai pris un bain de jouvence et me suis lavé de tout soupçon ; des souillures, ai-je inventé des antidotes contre les poisons dont vous m'aviez nourri !

Et à ceux qui se nourrissent de mauvaise littérature leur ai-je prêché l'abstinence !

Que dire de leur savoir sinon qu'ils le gardent en eux mais ne l'aiment pas, font avec

certes. De notions étrangères leur île subjective est surpeuplée, impersonnelles, sans goût. Cette folie est à fuir !

On peut rester sérieux tout en ne se prenant pas au sérieux. On peut ne pas être sérieux tout en se prenant au sérieux.

L'écrivain vous dédie ses écrits sérieux qui dans un régime totalitaire pourraient être voués à l'autodafé.

Plutôt que conquérir des territoires
J'ai choisi d'être dans la Grâce.
Ou est-ce elle qui m'a choisi ?

Certains revêtent le bonnet phrygien
En sortant des cachots !

J'ai goûté la Panacée,
Qui se délaye dans les âges immémoriaux !

J'ai affronté comme Ulysse le Cyclope Polyphème
Et émaillé de gloire mes conquêtes !
Asclépios,
Progéniture d'une mère infidèle
Et dieu philanthrope,
Fut foudroyé par Zeus, au même instant,
Et rendu immortel !
La crânerie du héros
Brûle comme un fêtu de paille,
Les faux semblants, la luzerne...

J'ai goûté les mets succulents d'orient, d'Afrique et les saveurs authentiques semées non pas par les dévots aux frustes apparats mais par les fakirs dont les paroles étaient le fait des êtres d'Éveil. Leurs corps étaient décharnés mais leur sagesse grande comparé à ces humains gras, au nez corrompu et à la phrase tortueuse et assommante !

Je n'ai pas à me courber devant la mesquinerie qui cache le Soleil !
J'entends les plaintes des mauvais anges devant la caverne d'un ermite.
Les brigands contournent les Stupa pendant que les pèlerins s'y dirigent !

Noé invita dans l'arche ses frères.
Ses cousins allèrent sur la banquise .
Le sage marche sur l'eau
Et voit poindre le bonheur ou l'amour.

De tous les mystères, je vois la trace,
Dans les marches nuptiales, les conflits de pacotille.
Des îles bienheureuses furent englouties,
Comme Atlantide.

Et la Jérusalem céleste
Fut fondée par les peuplades
Réfugiées sur les Hauts plateaux.

Je décèle la langue de bois
De ceux qui dominant
Pendant que je prophétise !

Les murs inféconds,
Les escalades vaines m'amuse !
Les surenchères me grisent.
Et encore plus,
L'atermoiement qui manigance son prétexte
Me perd.

Je déroule le tapis vert
Qui égaille les esprits sereins,
Et le travail gaillard
Abreuve les Andes
D'un nectar qu'on récolte
Aux sources d'Anshar.
Je suis heureux, prospère et me rassasie à l'eau claire.
Ecoutez d'autres stances,
Des semailles du champ des paysans qui espèrent !

L'Homme Spirituel enseigne aux disciples qui déjà ont l'intuition de ces choses profondes.
Peut-être seront-ils à même d'entendre le verbe délicieux, celui qui élève, pas celui de
l'officine qui fait de l'homme un ogre paillard !

Est-ce la subtilité qui fait le Verbe ou le Verbe qui fait la subtilité ? Cela j'en répons !

Que l'ego cesse de recréer les chaînes !

Quelles accointances avoir à l'égard de l'oisiveté quand un rire fort comme une tempête
éveille les esprits les plus obtus où vont s'échouer les navires. Je conseille cet exercice :
sortez des voies habituellement prises et aiguissez votre vue dans la pénombre ! J'obtiens par
ailleurs le don de vivacité pendant que la médisance vous engourdit ! Je suis aiguillé hors
des ressorts secrets de la concupiscence, sur le lit spirituel où dandine la Grâce ! Vos désirs
de possession sont des mirages car je connais la vacuité des formes !

Et quoi tout cela fuit, les vapeurs éternelles, locomotives achalandées sur les voies isolées.
Après avoir fauté d'aucuns professent. Peu enseignent.

J'ai revêtu mes louanges d'une pellicule savante
Pour plaire aux amis occidentaux.
Je connais leurs coutumes !

Je vois les cathédrales sublimes,

Les épitaphes marines
 Et les faux prophètes iniques !
 L'exode se fait, les nations se courroucent,
 Les préjugés sur la vergue, éclaboussent
 Nuitamment la lumière !

Les moutons paisibles
 Paissent dans la prairie.

Imagination

Sur les chemins de l'apprentissage,
 Il y a des maîtres à penser sages
 Qui nous apprennent la tempérance
 Hors des passions de la déchéance.

Car moralement nous restons neutres
 Et faisons travailler notre feutre
 Sur la toile de la création,
 Pour montrer notre imagination.

Imaginez tous les arts
 Qui récitent bien gaillards.
 Imaginez tous les songes
 Nécessaires à l'intuition,
 Dans les pérégrinations
 Qui notre identité prolonge.

Inspiration vive

Dans les joies de l'harmonie,
 Il y a des mélodies
 Qui colorisent les chansons :
 Voilà de l'émotion
 Et de sages passions,
 Peut-être des oxymores,
 Du contemporain dès lors,
 De quoi être dans l'ère moderne,
 De ne pas être terne ;
 C'est cela qu'on discerne.

Mais ceci est un héritage
 Dont on connaît quelque subtil adage ;
 Dans ce contexte il faut du courage
 Pour écrire sans se retenir

Tout ce que l'âme veut au peuple dire,
Sans s'arrêter, sans jamais faillir.

C'est sûr il y a de l'art,
Dans les coins secrets point hagards.
C'est sûr il faut chercher les teintes
D'une mine point éteinte,
Celle de l'inspiration vive
Qui le goût d'écrire ravive.

L'imagination

L'imagination décèle les arcanes secrets de la pensée littéraire. Mon humeur présente est une réalité qui conditionne mon art futur. La matière résiste, tout résiste. Le réel exerce une attraction, l'image charme.

L'imagination exerce un charme sur la conscience, vibre comme un écho des profondeurs. Le poète dit Francis Ponge va à la racine rêveuse des mots, il rêve à une matière jamais vue. Le cuivre rit pour Mallarmé.

Le poète vibre dans son imagination et s'émancipe du pur matériel. Il veut faire valoir son rêve comme l'égal du réel : univers symbolique donc où l'oracle puise sa vérité prémonitoire.

La prémonition est un entonnoir qui destine le réel au merveilleux. Une réalité idéale constelle le rêve ; son jour sidéral est la gloire qui a reçu du mérite et revêt une couronne de liberté.

La conscience éveillée de l'écrivain réécrit une réalité au préalable rêvée. Il écrit à sa manière le futur car il se libère de certaines contingences en son temps rédhibitoires et peut mettre le feu aux idées reçues.

Les cendres de cet autodafé, par une alchimie d'éléments, vont constituer une nouvelle nature et condenser une nébuleuse. Ce qui nous répugne c'est la teinture, simple produit chimique. Ce qui passionne c'est la couleur. Ce qui est teinture pour le chimiste correspond à l'ordre des couleurs chez le peintre. L'alchimie est d'esprit, d'école. Prenons l'exemple d'un musicien. Il devra par un apprentissage long et fastidieux apprendre toutes sortes de règles et de subtilités avant d'exercer, de comprendre dans son ensemble l'esprit de la musique, son caractère propre. Il développe un sens interne. Des mélodies lui sont données mystérieusement en rêve. Celles-ci peuvent nous apparaître la journée, par réflexe, en sifflotant. L'homme est architecte, l'oiseau se contente de gazouiller. L'homme construit avec ses concepts un pont entre ce qui est nouvellement ressenti et ce qui, du point de vue de la structure, est viable en réalité ; ce peut être pour le compositeur : les tessitures des instruments, leur sonorité propre, ronflante par exemple pour une clarinette basse et pleine et moelleuse pour une flûte alto qui peut suggérer un chant d'alouette. Certains scribouillards, pris au jeu de leur rhétorique font du verbiage, bâtissent une sorte d'écheveau lorsqu'ils croient que leur pensée peut mener une enquête prétendument à l'intérieur de celle de l'auteur qu'ils essaient d'imiter sans avoir la dextérité de son savoir-faire. On ne sait pas ce qui s'est tramé dans l'esprit de tel auteur à l'instant précis de son invention, quelle alchimie d'où sourdent les éruptions sonores émergent après qu'il a effectué un parcours souterrain...

Le scribouillard n'arrive pas à habiller ses pensées de phrases érudites ; ses pensées

sont recensées avec narcissisme dans un catalogue intime et des références réduites au souvenir, sans atteindre la qualité d'une mémoire d'acier. Le critique s'occupe du sens et le poète du sens autant que des rimes. Le cœur invoque des significations intimes pour se faire valoir, garde le cap initialement défini. L'imagination fonde la nature de toutes choses. L'homme participe à la création du monde qu'il choisit. L'imagination régent la création poétique, remet en cause la vue profane sceptique à l'égard du mystérieux dont elle n'arrive pas suggérer la présence. C'est mettre en filigrane le scribouillard sur la sellette, celui qui n'a pas vaincu un certain nombre de lieux communs, qui ne sait écrire ce que les gens sont, qui ne les voit que comme un résidu de choses qui se reproduisent en eux-mêmes, sans s'enrichir d'inventions d'autrui qui se trouvent en dehors de soi. La réalité vit extérieurement à la vie de l'auteur et est à même de lui confirmer sa certitude pour peu qu'il soit en accord avec la prosodie de son temps, quelque chose de lui, lu *aperto libro* dans le livre du monde. Le poète ouvre le matérialisme avec son scalpel, et actualise les clichés. Ainsi nous pouvons semer la belle parole ou cueillir à bras ouverts etc. Voyez Laforgue où l'homme pessimiste quant au monde, mélancolique voit des choses merveilleuses.

S'il a le teint bistré le mollusque des plages de mauvaise littérature est bien pâle, la tête basse. Son imagination fait bonne figure et croit ressentir une porosité d'anti-sens entre les mots, une porosité qui fait régresser le sens, la certitude de sa marque. Il tente de relier des concepts par un faux sens dans une rhétorique schizoïde. Sartre échappe à ce clonage pseudo-intellectuel et passe aussi, comme Kant, par l'écriture purement abstraite, dialogique ou se ressource en écrivant des romans et pièces de théâtre. De telles œuvres s'inscrivent dans un mouvement naturel sans côtoyer l'aspirateur biochimique des conceptions schizoïdes.

Les contradictions de la vie sont assimilées par l'imagination. Le monde affirmé qu'on veut continuer à créer dans le sens choisi au préalable résiste. Après des ébauches et des détours dans divers sentiers, on retourne au confort d'une intimité préconçue, prénatale. L'imagination couvre tous les recoins de la pensée, toutes les consciences, même les lieux irréels. Un mage y amasse les mémoires du passé et connaît les rouages des histoires humaines, les moments décisifs dans le continuum des existences, leur affinité, un lieu où tout devient évident, où tout se révèle... Une intuition ?

L'irréel s'apparente à l'idéal. L'imagination prend donc implicitement partie. Elle rénove tout ce qui est préconçu. Le psychisme ne produit plus rien s'il n'imagine plus. Or, quelque chose est réellement parlant au moment où je le crée, et se continue dans l'interdépendance au moment où il se développe. Cela a capté mon attention, au seuil des mots. Quand je le relis il faut passer la barre du trivial, du banal, du cliché, du lieu commun pour atteindre la pensée subtile. La fonction de l'irréel s'apparente au *credo ut intellegam* des antiques : je crois afin de comprendre. La compréhension ne se réduit pas à la sémantique ou aux signes assemblés mais fait appel à une gestuelle interne où l'on remet soi-même en scène le sens de ce qu'on lit. Le même principe qui permet de prévoir et recréer instantanément du sens dans le vécu psychologique est précisément l'imagination.

Le langage vivant est celui de la polysémie, lequel se renouvelle par l'imagination afin de faire corps avec la situation. Il y aurait porosité entre le corps humain et son milieu a dit Merleau-Ponty. De même le langage, par une adaptabilité aux injonctions extérieures fait poindre à l'horizon un point imaginé, point d'intersection où toutes les réalités sont contiguës, lequel est justement imaginé, donc non réel. C. Tringpa dit du mirage qu'il est réel ; c'est l'oasis qui est irréal, le fait d'avoir la berlue est bien vivant, bien réel. Une telle

image nous marque plus que la réalité. L'environnement ressenti est bien plus réel que le mot abstrait, discontinu que l'on met dessus. Nous sommes continuellement en prise avec le monde extérieur, charnellement.

On n'est plus seulement l'objet d'une auto-confirmation de son savoir, d'une volonté de persévérer dans son être ; quelque chose d'irréel, de l'ordre du subconscient se développe au cours de notre apprentissage, malgré l'attachement conscient à des principes simplistes d'association d'idées. Tout critère n'est pas révélateur d'un état de choses puisque la réalité déborde tout récipient dans lequel on voudrait la faire tenir. L'imagination éclaircit les contradictions de la raison : par elle on passe outre l'absurdité. L'on sublime plutôt que lisse des échancrures intellectuelles, son charivari conceptuel ressassé. On fait l'économie de l'auto-justification. La valeur dépasse le principe, le concept. Elle est faite de chaleur humaine. On peut mettre de l'eau dans son vin. On peut vanter les nuances entre les mots. Malgré l'automatisme du langage on peut rappeler le symbole à son souvenir : l'homme qui s'étire au réveil cahoté par les restes nocturnes, ses vents et marées. Les corolles du temps sont effeuillées, certains nénuphars exotiques n'ouvrent leurs fleurs que la nuit. L'obsession du diabétique peut être sa glycémie, de l'insulaire son sommeil. Le sommeil opère une réparation des tissus physiques, vitaux et psychiques. Toute incomplétude intellectuelle pourrait idéalement se résorber, dans une sorte de transhumanisme de la pensée. Il y a la lettre et l'esprit, prendre au pied de la lettre ou enfanter une lettre patte de mouche qui se pose sur l'esprit incréé, le vide textuel ou la feuille blanche. Comprendre la littérature c'est être ironique vis à vis de l'ironie, ne pas être l'hypocondriaque qui se préoccupe moins de son altitude que du fonctionnement de son système. Le conteur anime les personnages sortis de la cuisse de Jupiter ; le littérateur les fait jouer sur la scène proverbiale ou anecdotique, ces fragrances du passé, d'un passé oratoire où la parole du prophète vibrait dans son corps, immanente et féconde : une voix d'outre-tombe et féroce. L'imagination creuse un puits absolu, verticale ressource le faiseur de fables, conquiert le naturel. Une puissance obscure parcourt les excavations souterraines et baigne d'œuvres charitables le poète à la recherche d'inspiration. Les tours dorment, Callisto veille sur la crête. La mer berce les coquillages et leurs idées reçues. La conque met des accents, questionne le paysage. Le parolier vénéré offre les bijoux sacrés aux hommes. Nos pas ont laissé une empreinte sur le sable. L'éclaireur a posé un pied sur le sommet. Le clairon sonne sous la pluie. Le sculpteur taille la pierre avec son couteau, en bas dans la clairière. Il modèle l'éternel. Tous ces éléments plaisent au goût, épiphanie livresque qui inspire l'amour et la fête. Les cloches teintent, fiancent l'homme à la matière. *L'animus* est troublé par l'aspect féminin. L'amoureux de la prose marivaude, ne se soucie guère de l'absolutisme de l'abstinent. La femme panses les plaies et guérit les offenses. L'âme se veut immortelle, le corps est reproducteur de ses sensations, le corps produit des déchets, lesquels reconnus comme tels par les cellules, sont évacués. Sabre et goupillon du langage, l'imagination c'est l'âme qui gravit des échelons durant sa vie jusqu'à atteindre le sommet : la vieillesse, frontière de son attache terrestre. On peut donc établir une hiérarchie entre la résistance sensible et la magie de la perte de conscience créatrice où tout se réinvente à notre insu. On est en contact avec un autre ordre de réalité. L'imagination serait la volonté idéale de remplir le tonneau des Danaïdes d'une eau rêvée. Seule la croyance résout la dualité, en mettant cela sous la coupe d'une réalité unique, transcendante où Tout est Un. Je ne sais rien donc je sens tout. Celui qui imagine n'est plus dans son corps terrestre mais céleste. La petite âme rejoint la grande âme cosmique, une éternelle présence. L'homme aura visé lui-même puis son éternité. La postérité possible est le carburant de l'effort artistique. L'immanence fantasmagorique est ce nouveau sujet impersonnel, un sujet sans objet, une certitude qui ne peut être confortée par

l'intellect. *L'anima*, élément féminin, est cette âme qui imagine et qui est attirée par l'irréel, parfum délicat qui flotte dans l'espace, sorte d'extériorité faite de matière. *L'animus*, la raison, est le cocher du chariot platonicien. Il perçoit les obstacles. *L'anima* sent les détours subtils qui mènent à l'Éden, jardin secret où s'accomplissent les noces.

La racine du sens est d'ordre symbolique, n'est pas perceptible, juste imaginée. L'ordre trop établi fait se lever la brume et le mystère. Dans la tribu, les éléments extérieurs ont une réalité animiste. La fumée exorcise les démons, le feu a une action purificatrice, la hutte contient une ambiance protectrice.

Ce qui passionne ce n'est pas la grandeur d'un poète mais la manière dont on peut le rapporter à soi ; on rencontre le sens par un hasard immédiat. L'image fait renaître quelque chose de déjà vu. Réminiscence ou prémonition ? Si le poète est devin c'est qu'il instaure un trouble initial dont il maîtrise les ambivalences. Il est justifié par des mobiles secrets. Il est celui qui tire les ficelles de ses pantins. Toutes sortes d'artifices lui sont nécessaires pour discipliner ses élans, dompter son affect. Il ne fait qu'un avec le jeu de la mise en forme, s'oublie soi-même. Ce qu'il ne dit pas clairement fait l'objet d'un dédit : il préfère la musique.

Rapidement les idées peuvent s'associer avec la raison, évoquent les sillons tracés par notre vécu. La perte de soi est aussi une écriture de soi à notre insu, ou presque. Le poète est un prestidigitateur qui vous fait des tours avec ses mots. En comparaison la chevelure brûlante et le crâne surchauffé sont des maux d'esprit. L'on préfère la santé poétique de la sensation poétisée. La coupole du vent peut agir de concert avec notre vision ; on peut toucher du regard le visible. On palpe une communauté de matière dans un paysage réel et à l'intérieur de nous, quelque chose d'analogue dans la texture. Est-ce qu'un violet qu'on ne verrait pas dans un paysage réel ne serait pas plus vrai dans l'esprit humain qui regarde la toile du peintre ou voit en lui l'image du poète, du fait que la sensation émerge physiquement d'une manière indicible sans assurément être le fruit d'une excitation extérieure. C'est ce sens interne énoncé par Kant qui prévaut sur toute activité d'élaboration. L'aspect logique, d'une logique souterraine, de mise en plan des idées poétiques est nécessaire, même si senti. Il s'agit de l'extérioriser et cela résiste. L'habitude profane d'agencement des mots est désamorcée, l'ancienne tournure d'esprit remise en cause. Une reprise en charge de soi, une mise sous tutelle de toutes sortes d'instincts secondaires est nécessaire pour aboutir à quelque chose de juste, adapté au temps, à la tessiture du jour qui est le reflet de la tonalité de la nuit. Le rêve perdure au réveil et peu à peu se retire. La sublimation pure est cette incorporité du réel, imaginée qui fait fi de l'attraction langagière, un diurétique administré par l'irréel pour laver le corps de ses impuretés, ou un exorcisme par l'embrassement des déchets. La pureté a une dimension morale. La conquête des cieux par le roi de Babylone est vouée à l'échec. Une instabilité dionysiaque peut être le propre de l'ego auto-justificatrice, avec une influence amoindrie du surmoi mis en scène par l'imagination. L'imagination peut être un remède au sectarisme. L'idée est examinée parmi les contingences terrestre, seul lieu où l'on est à même de lui administrer un curatif. L'irréel n'intervient que comme un indicateur et montre notre impuissance à connaître la réalité nouménale hors son propre esprit. Le sujet chez Kant se construit par l'expérience de la renonciation, abandonne l'idée de transposer l'irréel dans le réel et montre l'inutilité de la démonstration métaphysique, l'impossibilité de la matérialisation de l'irréel à l'aide d'un cheminement logico-grammatical. La comparaison ou la métaphore ne font pas naître l'apparition, sont pauvres en images. C'est plutôt le symbole inconnu qui est nourricier. Une

maxime latine dit : *Lux umbram monstrat, mysteria autem veritas* : la lumière montre l'ombre et la vérité le mystère. L'irréel imaginé met sous les projecteurs les contraires, dit l'indécision par le visible, l'exactitude par le flou.

L'imagination anime ce que nous ne voyons pas. Elle est toujours là, sert à détendre l'être. L'imagination prend le risque de créer un havre de vie propre hors des voies habituellement prises, vers les chemins de bohème du poète. Cette déviation peut créer toutes sortes de courbes, même rencontrer la tourbe, en tout cas exercer une courbure sur une quelconque entité matérielle et former l'espace-temps, une gnose ou un substrat gnomique : une illusion... entre les mots du poème une densité inégale de ses couches, un mirage : une croyance et une visible réalité qui simultanément portent un mutuel regard, notre mirage symbolique : un rayon poétique qui transperce la carapace savante.

La rythmanalyse du souvenir par l'image s'informe de ce que j'appelle l'immanence impersonnelle : on croise un mirage intemporel, une immatérialité. Les mots magiques font un récit de ce qui nous a captivé lors de nos lectures. L'image est tisseuse de réel. Des vapeurs du cerveau découlent les nuées temporelles. Elle animise chaque chose. Ces emmêlements sont médités : les dialectes, ici le créole - noirs, blancs font la grisaille nous le verrons, une fumée symbolique, changent l'usage selon l'arketupos du français qu'elles ont découvertes par quelques rapports indicibles. On comprend ce qu'on veut.

Pour le guerrier des tribus, je suis un robot avec ma bombe conceptuelle antigel, mon ataraxie salivaire. On n'imagine pas ni crée sans fantaisie. Un « cousin » de Guadeloupe disait de la sagesse qu'elle était une folie parmi d'autre, l'homme étant fou par définition, sagesse d'une haute teneur métaphysique certes mais tout de même une folle aventure.

L'androgynie ou le mutant de musique et philologie masculinise sa prose. L'écrivain effémine son verbe. Un autre, Valéry, marie les pensées. L'image est un produit achevé, une fécondation des gamètes du métazoaire. Un refus primaire du corps étranger n'est pas une fin en soi. Quelque chose de sonore dans la matière, une vibration métallise l'informe, patine d'irréel le réel. Moins il y a de vitellus, substance de réserve dans l'ovocyte, plus la reproduction des cellules est rapide. Plus la pensée est vive moins elle dépend des associations automatiques et va dans un pli d'être plus subtil, côtoie un souffle essentiel.

Chaque domaine de connaissance peut créer ses effets miroirs, si bien qu'on bâtit un matérialisme ouvert.

Une métaphore compare deux souvenirs, les fait corroborer. L'image est parlante, sans refonte. Elle fait apparaître un monde avec ses odeurs, ses couleurs. Lamartine dit :

« Et le poète est cet observateur de la
vie et il invente les lueurs innombrables
des mystères qu'il faut repérer
Connaître ô lueurs ô mon très cher amour. »

La rêverie guide les mots. L'imagination n'établit pas une certitude qui conforte le moi dans une attitude mais fait comparaître autre chose que soi. L'imagination a la mémoire de l'affirmation du mouvement créatif, sans s'attacher à tel événement ni savoir s'il s'est réellement produit. Raconter une histoire et même l'Histoire c'est déjà corrompre les faits disait Nietzsche, par la seule manière qu'on les dit ; on est victime de l'illusion de la *causa prima*, l'idée qu'il existe une inférence entre l'événement A et l'événement B, un passif de

ce dernier prédéterminé par quelque chose avant lui. Or tout est actif en soi, « volonté de puissance » et l'on tisse des rapports à l'envie. On est toujours dans le sens de la lecture. On conserve l'élan sans revenir trop sciemment en arrière à considérer ce qu'on a dit, de la manière qu'on l'a dit. Ce langage, comme celui du littéraire ou du poétique, se redécouvre au fur et à mesure qu'il se déploie. Il précise la pensée sans empressement. La concentration apparaît aux instants cruciaux sans perdre de vue l'ensemble. On part d'un resserrement pour mener à un dévoilement, où l'on montre les diverses faces de la construction.

On s'absente de soi et est tout à ce qu'on invente. La raison qui fonde le verbe philosophique s'absente des obligations catégorielles et réinvestit l'empirique. C'est le juge qui vient s'enquérir des différentes compromissions des partis en présence avant de prononcer le jugement. Il faut bien distinguer l'esprit de critique où l'on cherche la querelle, le rapport de force, la polémique, de la bienséance : l'esprit critique qui a une fonction unificatrice entre les partis. Le non-dit est mis sous investigation, subsumé. La bonne critique est distante vis à vis l'injonction. L'attitude de juge est perspective. Il bat en brèche, si le jugement est équitable, la mauvaise foi. Entre les lignes se dessine la vérité qui met en évidence la faute désavouée. Cette dialectique du jour et de la nuit, de la liberté ou de l'enfermement avait saisi Verlaine. Dans la prison, il ne voyait guère que les toits et pourtant il songeait à côtoyer des gens imaginaires et existant en réalité. Le prisonnier se réfugie quelque part dans un monde imaginaire où il n'aurait pas de dettes, au nom de la poésie. Ici, c'est idéalité contre justice, génie contre ordre établi. L'homme qui oublie la morale est séduit par l'irréel. Un monde où l'art est le réel absolu devient symbole ou mythe. L'artiste joue la mise de la postérité contre le semblant d'intérêt de ses contemporains peut-être. En même temps l'éclair de vérité est immuable et intéressera les hommes futurs. La poésie, ce lieu de rencontre immatériel entre le lecteur et l'auteur... cosmographie de symboles ; on dit le moins et suggère le Tout. On dit le meilleur quand on a reconnu le rien, le vide. On dit les saveurs quand on a étanché notre soif de savoir. La phénoménologie de l'imagination rythmanalyse le lecteur, rend à l'esprit de celui-ci sa direction, en toute liberté, sans l'absolutisme psychologique d'un quelconque empire sur soi. La psychologie peut librement s'avouer, faire partie de l'enquête : celui qui écrit est un des protagonistes. Son monde est aussi réel que celui de celui qui le lit. Par une fine pointe abstraite il retourne au concret.

Baudelaire dit :

« Celui dont les pensées, comme des alouettes ,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor
- Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes ! »

Baudelaire montre sa capacité à comprendre en altitude les choses comme d'autres sont peut-être accrochés à un boulet qui rend plus difficile la pensée subtile. Le réel et l'irréel sont complémentaires ; on ne décide jamais de savoir qui a raison.

L'imagination n'est pas subordonnée à une intention consciente. Elle est elle-même intentionnalité, dynamique de la compréhension d'un être avec son monde, puissance de signification hors du verbe, représentation qui est volonté de se libérer de l'attraction du concret. Avicenne je crois imaginait un être qui se mouvait dans l'éther sans corps bien qu'il en gardait la mémoire. Un revenant imaginaire hante mon passé, immanence impersonnelle, de présence absente ou abstraite des contingences terrestres.

On peut dire des choses concrètes abstraitement, par exemple : « je suis un introverti extraverti », c'est à dire que j'extravertis mon introversion, double-jeu de la prise de position, de l'implication personnelle et de l'impartialité qui se détache du substrat qu'est le moi, pure fabrication de la mémoire. Dans ce qu'on pourrait nommer une diagenèse du sentiment, toutes nos habitudes mentales sont sédimentaires et l'imagination provoque un tremblement de terre qui restructure l'établissement et la cohérence de la vérité. C'est qu'en dessous tout est chaotique, la matière est mouvante. Mais au dessus l'on veut du solide, du tenu.

Jazz (rondo)

Nous ne jouons plus quand c'est terminé :
 Les musiciens s'arrêtent de jouer
 Nous ne faisons plus nos accords enjoués,
 Nous sommes quelque peu fatigués.

Après tant d'efforts, oui c'est le repos
 Pour de l'orchestre les héros.
 Les partitions c'est notre bataille
 Dont le jeu devra être sans faille.

Après le repos bien mérité,
 Nous trouvons la bonne tonalité.
 C'est du jazz sur de nouvelles gammes
 Qui conviennent à la jolie trame.

Nous ne jouons plus quand c'est terminé :
 Les musiciens s'arrêtent de jouer
 Nous ne faisons plus nos accords enjoués,
 Nous sommes quelque peu fatigués.

Après tant d'efforts, oui c'est le repos
 Pour de l'orchestre les héros.
 Les partitions c'est notre bataille
 Dont le jeu devra être sans faille.

Et quand le tempo change,
 On voit venir un ange
 Qui illumine la salle,
 Le jour du bal.

Le style, ce dont on parle.

Fragments de sagesse, d'omniscience, des chemins mènent à Rome, chemins dont on ne voit pas la fin, qui attendent une suite et qui se recueillent sur la grève du style.

Toutes les aventures mènent au même résultat. Je privilégie la méditation autour de laquelle toutes les volontés se recentrent. Elles découvrent une voie...

Style et humeur ne font qu'un, un portrait du regard inspiré sur les choses. D'un jour à l'autre l'écriture change. On peut se demander si c'est la même personne qui écrit. Cependant l'on parle de son style, une partie de sa certitude qui traverse les rigueurs de la forme avec évidence, qui fait du jargon abscons un adolescent qui parjure. Style et humeur ne font qu'un, un état d'inspiration perpétuel.

Je pourrais distinguer entre le jugement et la constatation, ce qu'on ajoute de soi et ce qu'on connaît intuitivement, entre ce qu'on figure et le sens propre. Je peux dire qu'il a la grosse tête, je me le figure tel ; ses chevilles ont enflé. Je peux observer qu'il a la tête grosse, un large front c'est à dire que son cerveau semble avoir augmenté le volume de sa boîte crânienne. Je le constate de visu.

Le jugement artistique l'emporte sur la distinction critique. En dernier lieu il décide. Il unifie, révèle à un caractère une manière d'être, un je-ne-sais-quoi à la fois vrai et indicible. Il croit détenir une vue qui jamais n'abêtit. Il est sûr que seul ce qui pour l'instant n'est qu'entr'aperçu est promis à la vérité. En tout cas le lâcher-prise est pour lui la véritable voie, s'appelle un cheminement spirituel. Par un détour, il montre une tendance énigmatique à se dire dans la phrase au point de changer la grammaire, à enlever le complément d'objet quand le verbe est parlant.

*

Une *didaction*, une direction dans l'action, est un médium entre le jeu de mots, adage du sens, et l'étymologie, tissu vivant de filiation langagière.

*

Style c'est aussi *style* en anglais : un passage improvisé librement.

*

On réutilise à notre insu qui fait sens des assonances dans un autre ordre. La brise marine de Mallarné peut représenter dans un miroitement langagier périphérique les Secrets d'Alcôve d'une bru sous-marine !

Elle s'appelle Marine.

Je la brise d'amour :

Une vérité qui est adaptable et qui sonne, qui résonne, perdure, feutrée, dans la cale d'un navire.

Courtisane du silence,

Elle est faite d'Alcôve.

Le Style pourrait dire : «la grammaire est à mon service, mais je respecte la noblesse lettrée.»

A la prose du cosmos

Tout s'y mêle.

La philosophie est la pointe du crayon qui renoue avec d'autres langages.

Ce qui surprend enchante.

Le dévouement claironne.

Mon puzzle, ma mosaïque,

Par le détour du vide déifient la forme.

Ce qui est juste

Est ce qui résonne de loin,

Avec distance.

Le caractère entre les semblants d'âme, se profile. Il n'est pas soucieux. Il répète son humeur et avance à pas de loup avec des variations qui ressemblent à des distorsions tonales, qui révèlent, au fur et à mesure qu'elles œuvrent, la voie empruntée. Une image eidétique peut naître de vers magiques. En musique, on résout l'harmonie par la forme tonale, elle qui donne du relief. Ma ligne de basse peut, par exemple, exploiter d'autres ressources harmoniques que la mélodie et s'y mêler : elle conçoit un jeu de masques par le biais du sublime, une nouveauté qui remplace la figure théorique par une forme concrète, ce qu'on enseigne par ce qu'on pratique.

Il faudrait une psychométrie du souvenir ou de l'illusion : un absolu difficile à représenter qu'on invoquerait et qui devrait avoir une marque de fabrication. Cependant, l'authenticité est à faible tirage ! Les génies ressemblent à des roues désireuses qui se meuvent dans un ballet subjuguant ; ils conquièrent au-delà du seul engouement verbal ou du plaisir de dire. Ils toucheraient d'une manière mystique, si tant est qu'ils aient à construire une nef et mettre dedans des singes, des rois et des lions.

Un hammam sans rêve
 Ni le fiel songeur,
 Qui invente ce qu'il sait,
 Des ponts de connaissance,
 Et Dieu des naissances légères.
 Tout se réunit par la loi dictée
 D'on ne sait où.
 Tout se révèle quand on rencontre
 Le divin sage.
 On ne perd guère l'image.
 Ce barbouillis est un labyrinthe,
 Et l'on s'y recueille
 Car il représente la vie et émerveille.
 L'on conserve l'ordre.
 Nous pourrions écrire sur le Daïmon,
 Il va de soi.

*

L'état d'esprit du moment est capable de tout dire, c'est son style.

Le désir imprévu fait le style. Il grandit par ces choses qu'on ne voit pas arriver, qu'on sent seulement.

La pointe de recherche associée à l'élan qui va de soi,
 Cela dénoue.
 Le «cela» dénoue.

*

Après une attente, on peut retourner à une attitude juste. Le jugement au deuxième degré invente la naïveté.

La forme au deuxième degré institue le fond, le troisième degré le fard ou l'ironie.

Tout n'est que surface. A partir des terrains fertiles, on écrit des équations, met en plan l'explication. On destine la platitude au volume, ensemence la trame verbale. La verticalité suit. Ces dernières sont alors l'objet d'une métamorphose surréaliste.

Pour exemple, si l'on songe à une *médiseuse d'aventure*, ce cliché est le substitut poétique d'une forme quotidienne, la diseuse de bonne aventure qui médite. L'euphonie intervient miraculeusement sur l'habitude. Outre une grammaire, il faudrait une *stylographie*. La mémoire des choses déjà faites fait qu'on rénove les voies usuelles. Le poète fonde une image en-dessous de ce qu'il dit, comme un écrivain fonde une histoire et écrit au jour le jour dans cet univers. Les merveilles de l'inspiration donnent peut-être au style un détachement original sur soi. Il serait l'art de dire sans dire pour dire ce qui ne voudrait pas être dit sans cet artifice.

La Renaissance

Sur le chemin de la Renaissance,
On se rappelle de cette naissance,
Au moment du quattrocento,
D'un courant très à propos, très à propos
Qui voyait le retour à quelque source antique,
Avec des thèmes mythologiques
Et des allégories plaisant à l'Italie,
A Mantoue autant qu'à Milan.

Les aspirations des artistes polyvalents
Sont libérées comme chez Vinci ;
C'est l'apogée classique de la Renaissance
Qui donne à cet art tout son sens.

Le nouvel art se diffuse
Partout en Europe, c'est su.
Le Titien est très connu,
Et de l'art de cour on use.

Samarie

La safran, la coriandre, les draps sur l'azur,
Les soirs en compagnie, silence des mânes,
Les soufis qui prient en silence, les brahmanes,
Les vestales au cœur soyeux et parfois dur...

Les tyrans qui montrent leurs apparats, cyniques
Les billevesées, les mœurs légères des gens
Qui quelquefois revêtent des habits bibliques
Et achètent l'épice sèche des marchands,

Blessent le sable et déclament des hymnes courts,
 Soudoient les âmes déçues, massacrent les gours,
 Brûlent les forêts d'Amazone et trente mille croix.

Leurs joies, attisées par des abîmes d'orgueil,
 Meurent éphémères et rencontrent l'écueil,
 Leurs voix s'amoncellent, panégyriques sur soies.

Rossignol

Une cabale de plèbe maraude,
 Pâle Volubilis ribaude,
 Langue goulue avec vains mots,
 Méphitique dans les caveaux,
 Catacombes de Saint-Sulpice...

Un nom qui sur les frontispices
 Sera inscrit, et un abysse
 Qui fait fortunes et dérouté
 Te voueront aux affres du doute,

Du lucre : perfide malice.
 Perséphone portait une pierre
 Nacrée,
 Des dithyrambes engoncés,
 Assoiffés de mers et de chance,
 Avec déboires et espérance.

Le poète n'est pas mort, eh non !
 Le poète n'est pas mort, félon !

Sa compassion est éternelle,
 Et son altitude éternelle.
 Une féerie d'alors rêvée
 N'épuise pas de nouveaux huitains,
 Ni un hymne aux accents félins,
 A propos d'une griffe volée,
 Filouterie afin d'écrire,
 En feuille d'or pour tout ou rien,
 Un nom sur ce qui n'est pas sien :
 Manuscrit sans cachet ni cire.

Le baigneur

Cabotin maléfique,
 Des sons d'armes cyniques

Qui pleuraient dans les bagnes

Musaraigne, alquazil
Millet ont des campagnes
Semées graines par mille

Les chouans s'habritaient *sur*

Les futaies habiles,
Les maquis de l'azur

Céleste voix subtile
Des arcs du ciel morne
A l'air cabalistique

Un échassier aquatique
A la calleuse corne
Egaré dans l'Arctique

Banquise amarrée
Manteau blanc écailleux
Sourcils et traits crayeux

Sarriette et romarin
Dans le midi ont jeûné
Des glaçons et des faims

Soifs tantôt écoulées
Banquette d'une fée reine
Saphir ou bien Sirène

La bassine clapote
Sur un air de gavotte
Et baigne une licorne.

Cent heures

Nénuphar des marais
Sur raisons mirifiques
Aux pensées aquatiques.

Trois senteurs

Le linge blanc est battu
Lavandiers sont dodus
Font un nid d'hirondelle

Un pivert, une ombelle
L'écorce du vent noué
D'un olivier sapide

Sent la fleur, la lavande
Fleur de ta peau gourmande
Près du palabre toujours

Croque l'amande d'amour
Fait sienne les moulins
Enfarinés, chagrins

Eau de rose, de mélisse
Sur les chemins de bey
Se promenait Alice

Merveilles et merveilles
Malice des malices
Et robe dévoilée.

Chorale

La lagune et ses feuilles
L'asphalte gris, l'abeille
Tournait comme une rhombe

Devant le pli des combes
Sonnèrent les clarines
L'abbaye entrebâille

Une ouverture câline
Une odeur de muscade
A l'ombre d'un cépage

Un nez joli musqué
D'une clarisse sauvage
Perdue dans ses pensées

Et moi sur le musoir
Vois l'ambre des histoires
A l'abordage mer !

Divine aux flots d'argent
Aux paillettes d'écume
Onguents salés d'hiver

Avant un tour de chant
 Les coraux voit-elle
 Qui cueillaient les voilures

Les impôts, la gabelle
 Et un chaland d'airelles
 Duquel sourcille mûre

Une larme alcaline
 Sur les vagues lointaines...

Les coulisses

Nature anime les coulisses. J'appréhende le moment où j'aurai à mimer le travelling de la caméra, laquelle n'est pas fixée sur le chariot. J'en perdais de la sueur quand je tirais la corde cachée au public. « Moi », terré dans un buisson, dompte avec difficulté l'appréhension. Je fus frappé d'estoc si la pesanteur venait à lever le masque du subterfuge : quelque chose d'instable, de mon point de vue, mais qui pour le spectateur devait être fixé par quelque attache invisible ou un ingénieux dispositif.

Mon cœur bat à tout rompre lorsqu'un choc fait dodeliner mordicus la caméra sur son socle, narguant sa superbe. Cela a lieu côté jardin. Le régisseur donne des ordres avec son Interphone, côté cour. Deux autres actionnent les rideaux. Les acteurs jouent la vivante allégorie, l'artifice nu.

Chanson

Ceci n'est pas ceci ou
 Cela ; ceci est ceci.
 Compromission, compromettre
 sa mission...

Ce qui est dans ta tête n'est pas
 dans la mienne.

Parce que pourquoi, ainsi quoi donc ?
 Mélodrame, fabulations, à quoi bon ?

Ticket automatique,
 D'un toqué automatique,
 Robot hait son Empire ici cité.

Ignorance est fiction,
 Oppression,
 Régression.

Rose, les rivages,
Rage ! les ivraies.
Mensonge vous hait,
Veine haineuse.

Roseraie manda l'a
Baissé d'air.

Mon ex est empaillée,
Malgré tout exaucée.

Ô courent les injures,
Au cours des parjures.
D'apparents moutons
Sont de vils loups.

Les soupçons-leçons,
Les affronts sont levés.

Récits d'art

O lettre exsangue, jette ton anathème. Quelquefois, les oiseleurs comblent leur fureur dans l'écorce au vide ; une claire histoire démarre diurne ; le discours compose. Il conduit. L'œuvre semble ne tenir qu'à un fil subtil qui en soi déjoue un sentiment de fausseté. En effet, l'on sème quand d'autres exhument. On n'attend guère de louanges puisque nous-mêmes avons défait l'égal à soi. J'imagine un lieu sans vocabulaire où tout serait signifié à l'égard du Tout. Les doutes découlent de temps qu'on aurait attaché au vide. Cependant, l'univers raffermi le songe, l'hymne. Au nom de quel rêve j'acclame le sens des choses ? Le comble de croire serait de vivre son rêve. Je n'attends pas qu'on me dise : « tu te voues à l'histoire » mais « tu clos ton rire et ton art ». Qu'aurais-je à rire, ici, seul dans une fête solitaire d'intellectualités ? Entre les palabres et l'actualité de première importance, il y avait les topazes du soleil qui retenaient mon attention. J'étais suivi par un songe. De trêves en sourires j'étais venu au Café de la Paix. »

C'est ce qu'on pouvait lire sur le grimoire qui avait servi de chamaillerie à la rime de l'oiseleur Denis. Sans décor, j'étais harassé par la fatigue, l'accord de soi avec deux « Soi ». Tout à l'heure je mangeais au lieu de mêler rimes et hormis. La vérité peut ne pas penser que la consommation est à craindre. L'homme peut être gagné par la phtisie et être rembruni par elle. Son corps est alors las à cette heure, il n'est plus charmant.

Ecriture qui enivre, illumine,
Embrase, inonde de bonheur le cœur...
Captif des cours,
Je rêvais la mer
Et cette belle que je tiens
Dans mon cœur,
Crie gare, tiens !
Sois à moi le temps.

Honneur tu fouines ;
 Une femme, ivre de nouvelles aventures, te trompe, te retrompe,
 Toi qui cherche l'ensemble ;
 Même la partie soumise,
 Tu la fais tienne.

Ecrire un traité de style pourrait sembler être une tâche absurde, puisque chacun utilise ses propres mots pour décrire ses propres pensées, avec plus ou moins d'images poétiques et de rêve si l'on adhère au surréalisme d'Aragon ou non ; cependant, si l'on y songe, il a ses raisons, un tabernacle dont on découvre le pouvoir. C'est celui qui veut tout embrasser par quelque force intellectuelle soi-disant supérieure qui perd. Or, celui, naturel, sans dire plus que cela, sur l'heureuse planète des pensées bien huilées, renonce à une signification soi-disant plus haute, cependant fascinante. Je dis "gare" aux hérauts du style qui n'en ont que le sens critique mais pas l'art. Il y a ceux qui disent sur l'art et d'autres qui disent dans l'art. Quelquefois, j'exploite le clair de lune, d'une clarté sanguine. Allons plus loin dans l'esprit, la sonorité du songe. J'avais consommé une mer musicale sans l'écrire.

Pourquoi mélodie tu renonces à l'accord ?
 Te veux-tu libre, inscrite sur le vide ?
 Que dire ? Comment dire ? Les mots sont le support vers lequel le savoir cherche à poindre, sont le support de la valeur que je porte aux nues. Dire ces désirs synchrones qui se produisent dans mon esprit.

L'irréel

Vivons d'art ou soyons artistes dans la vie : le symbole corrobore des états d'être, lesquels fournissent à l'intériorité une matière vivante. Par hasard les choses se rassemblent. Tout à l'heure j'ai fait tomber cinq cent pages de manuscrits. Tout se mélange, pourtant je prends les feuilles une à une et tout se greffe autour du présent. Qu'est-ce que je lis ? « Les mots étincellent de beauté et leur combustible sont les livres lus dont on a fait la synthèse ». Tout est brûlé d'une certaine manière mais tout se réinstalle autour d'un centre qu'on ne saurait atteindre, ce qui fait la gravité. Dois-je lire au hasard : après tout, cela a été dépassé ; une autre philosophie s'inspire de la solennité ambiante !?

On continue à écrire sans s'attendrir, sans polir le nombril, pourtant l'on voudrait tout garder ; C'est le symbolisme : la peinture d'une situation intérieure, extérieure, un moment d'existence. Le désir continuel ne s'enseigne pas, à cause de l'impénétrabilité de l'immortel... Le symbole anticipe tout. L'évidence en fait une autre, se transmue, brise un ancien fard : dessous tout est fomenté par l'image. L'idée peut s'absoudre d'une formule simplificatrice, conserver l'élan, attiser un désir d'être comme celui d'une flamme ardente. L'idée symboliste est proche du corps ; l'art symbolise notre caractère, permet de découvrir en soi quelque cache souterraine de connaissances. Un des credo du symbolisme - des Gustave Moreau, Valéry, Mallarmé et Montaigne peut-être, était de « vêtir l'idée d'une forme sensible ». Or tout est préformé disait Platon par un démiurge qui ordonne la matière informe (le déchoménon). Le symbole revient aux antécédents d'être archaïques, il rend actuel des éléments du passé qui étaient les germes d'événements qui ont attendu le présent avant de se manifester. Il dénoue les entraves, fait des croisillons de certitude...

Le symbole aide le savoir à s'élever.

Un mot est su avant qu'on en connaisse le sens par une sorte d'omniscience : un recueillement ou un songe. Restitué à un contexte de vie il acquiert une aura comme fil du tissu pensant, détail intégré dont le sens miroite du Tout. De même en peinture : le peintre a le savoir du coup de pinceau, un sens de la mise en forme. Une force d'abstraction, une vue indépendante qu'on ajoute contemple l'effet, l'aspect général, lequel agrée à l'imagination. Malgré un fossé entre le faire et le voir, le peintre se personnifie avec l'acte de peindre, joue avec la matière et comble une distance primaire comme les moments divers sont distants entre eux et forment tout de même un accord. L'esprit essaie de relier des volitions synchrones. Le peintre, comme tout producteur d'art, a l'œil de l'enfant et huile les rouages de son art ; l'âme appesantie par la matière fait une gravitation dans l'éther du style... Le décor est planté.

Le savoir est Un, les saveurs multiples... Une expression au plus proche de l'impression pourrait être une définition de cet art, ici, à l'heure où j'écris qui perpétue le mirage symbolique... Un fond documentaire de pensées est à ma disposition dans ma mémoire, le poète lui harmonise, raffine mais pas trop. C'est comme écrire une symphonie ; le vers suggère une plénitude un peu absente, abstraite des contingences qui décrypte l'intemporel, vide les mots de leur densité, les met en apesanteur. Nous ne prenons pas qu'une direction conceptuelle mais sommes guidés par une intuition qui reçoit le sceau de l'authenticité yogique.

On suggère un éclat de cristal ou une résonance qui étreint la forme, justement quand on sait qu'on ne peut la dire que par le concept ; on suggère ce qui n'est pas conceptualisé, le d'entre les mots. Ceci fait la beauté sans attente, le chatoiement. L'ouverture sur un monde immatériel est un vase communiquant entre les sens. Et tout cela a le parfum d'un extérieur à soi tout en excitant notre intérieur : perméabilité entre les deux milieux. La pensée est une force réfléchissante de quelque chose d'astral perçu par tous les hommes.

J'ai entrevu le naturel chez un gourou, une fois. La porte mentale s'est ouverte, les gonds ont crissé ; après tout je puis raconter une histoire de mes pensées qui est l'histoire de ce que j'ai écrit par le passé, qu'il faille retracer une biographie qui peut-être existe déjà dans des sentiers parallèles de mes songes, que tout soit facile, une simple croisière intellectuelle.

Ce naturel je l'ai vu, dans son essence, mystique et mulâtre, entre deux hommes à la couleur de peau différente, un blanc, un noir et une transmission de données inconscientes, une sorte d'alchimie réussie, de métissage de l'échange mental. Cet ami, venu de Guadeloupe avait laissé dérouler une mimique en concluant sur une figure hybride, comme la mienne. Je me vois voyant, un peu décontenancé. Je participe à une sorte de mime du langage de l'autre, par la parole, c'est un feedback. Une sensation diffuse atténue le stress de mes muscles faciaux. Mes nerfs se mettent en sommeil... Poésie, philosophie, sagesse, musique dansent au gré du rite, qui me dispose à veiller. J'attends, sans cesse, rien qu'attendre.

De l'art qui n'était que latent, j'en ai fait une nef. La poésie assermente les autres pratiques dérivées comme ses commentaires et les métaphores de la prose ; le symbole provoque les associations d'idées et régule l'érudition, comme dans le *diabolus* où il y a un monde de relations de ce qui est séparé : la dépendance des choses dé mariées.

Fleur

Le châle de Diane

De fiers sapins, une source, une grange, un haut fourrage émoustillaient le sang d'Apollon, le rendaient allègre. Il était l'ami d'un vieux tilleul. Celui-ci lui parlait régulièrement, lui donnait des directives, comme celle-ci : « va planter tes graines de haricot ». Apollon était toujours impressionné par la voix grave et rauque de l'arbre. L'enfant inventait des jeux tel celui qui consistait à amadouer le noisetier caractériel, et, quand un ordre lui était échu par d'autres plus bienveillants, il était ragaillard. Il avait eu en d'autres circonstances à domestiquer des abeilles, se gardant bien d'attiser leur courroux. A croire qu'il subodorait quelque piège que la nature lui tendait, laquelle aujourd'hui avait une humeur assombrie. Son père avait parlé de désherber et de traiter avec des pesticides les poiriers, ce qui le rendait amère : pourquoi traitait-il ainsi ses amis ? Le gamin avait regardé le pauvre père et était rentré désappointé dans la chaumière. Le lendemain, il allait à l'école, à Cuy-St-Fiacre. Le matin il aimait interroger du regard les bouleaux avant de rentrer en classe. Le soir, il rêvait d'émeraudes sur le couchant. Il était un rêveur si impénitent qu'il avait oublié le conseil du tilleul. D'autres préfèrent les glaïeuls jaune-vif ou les glorioles. Celui-ci ne discernait pas les odeurs, ni n'appréciait les couleurs, mais sentait des vibrations et lisait les augures. Dans la nuit, l'admonestation d'une devineresse, Myrrha, secoua son sommeil. Il avait eu la vision d'une vieille dame campée dans un belvédère, dans un manoir entouré de sublimes jardins. Elle préparait dans une marmite un onguent de mélisse et d'absinthe, elle mettait des cœurs d'artichaut et des fleurs de camélia à droite ou à gauche, farinaient des labres aux coriandres et les faisaient roussir, avec une pincée de sarriette. Elle était une sibylle des fourneaux. Ce n'est que par ouï dire qu'Apollon avait eu vent d'elle, mais il avait senti sa présence. L'imagination du gamin l'avait laissé sur sa faim et voilà qu'en rêve on lui disait : « fée et sorcière, c'est pareil », comme s'il s'était agi d'une invitation à rencontrer un vieux tableau.

D'autres aventures le menèrent dans le Berry ; ses jardins secrets se multipliaient, entre celui de chez lui, ceux de ses grands-parents paternels et maternels. Sa grand-mère l'avait impressionné une fois en arrachant des orties sans se piquer. Il imaginait mal en faire autant. Ce jardin était grand mais clos, inaccessible et froid. Celui du Berry était enchanteur et fleuri : les groseilliers, les framboisiers, les arbres fruitiers se mêlaient avec goût, pas trop français, ni géométrique, plutôt anglais ; ce jardin était mieux que celui de Versailles et très imprévisible. Il était ouvert et invitait à rentrer ou sortir comme l'on voulait, à tâter la pierraille, à séparer le bon grain de l'ivraie, à respecter l'abreuvoir, à ne pas froisser les jacinthes ou les muscaris, à considérer autrui comme une fleur sans piétiner ses plates-bandes, ni les fraisiers, encore moins à blesser les cerisiers mais à s'enduire les mains d'un jus de fraise sirupeux : oui, et à se sucer les doigts et cracher avec dégoût le mélange crayeux. Ce jardin était riche mais tout autour aride, avec peu de sources et d'herbes, sans fleurs pour les manouches, ni ombre outre les stries des myrtes qui levaient leurs bras herbacés au ciel quand ils n'étaient pas fléchis par le vent, sans compter un soleil qui vous torturait. Mais tous ces jardins manquaient d'une chose : d'une cabane.

Daphné était dans la maisonnette du jardin. Les outils éparpillés fleuraient bon l'été passé, les sécateurs, les serfouettes, les pioches, les binettes et tout l'attirail du pépiniériste Hyacinthe, gardien des fleurs, qui les ensachait à l'intention de la maîtresse de maison. Il

avait une allure simiesque, le visage émacié, les joues crevassées comme l'écorce, un langage vert comme les feuillages. Pendant qu'il s'affairait, les babines de Daphné s'accotaient au palissandre ébréché qui colorait sa peau de mouchetures d'ombre voluptueuses. Un soleil nacré éclaboussait les silhouettes des ramures effeuillées par les bourrasques. Une puissance invisible berçait la petite fille, recueillait sa rêverie. Après avoir bu un vermouth offert par Hyacinthe, elle sortit, ne prêtant pas attention à son baragouinage. Un massif de millepertuis, de buis et de sureaux la reçurent. Elle poursuivit, en goguette, dans l'allée, entre les parterres dénudés. En arrière-plan, les frênes rendus acariâtres par les vents austères et les bois émoussés de l'automne, majestueux et sculpturaux, mêlaient leurs voix. Le paysage était magnifié au premier-plan par un grand portique entouré de séquoias. En arrivant dans l'aire de jeu, Daphné cligna les paupières de surprise : la balançoire jouait sans elle. Elle s'approcha. Un talisman était planté dans le sable parsemé d'aiguilles. Elle s'en était saisi au moment où un passereau chantait une passion sur le baliveau du portique. Sa grand-mère l'appelle avec un porte-voix, comme à son habitude, pour se faire entendre dans ce jardin géant. « A table ! »

Adonis, poussé par une mystérieuse inspiration, s'était décidé à faire le jardin. Il s'était risqué dans la source, au milieu des gratioles, et il avait bu une longue gorgée d'eau terne. Il devint un peu fiévreux. C'était fin mars. Ces jours derniers, il avait bêché, ratissé, biné, tracé les sillons dans le semis, sans lésiner. Il avait malaxé, accroupi, la tourbe des capucines en pot. Il vouait d'autres graines à la fécondité terrestre, celles de haricot. Son père avait installé un châssis afin de protéger les plantations des intempéries. Une trombe du soir, grisâtre, chargeait l'ambiance d'une fraîcheur veloutée, un peu magique, qui sortait Adonis de sa torpeur. Une fibre lumineuse nappait le croissant de lune d'un voile de brume, au-dessus de la colline et des mesures mornes.

« Maintenant, il faut arroser les haricots » se dit l'enfant. Le puits attendant à la source semble tout disposé à fournir un breuvage nourricier aux jeunes pousses. Adonis se saisit du crochet, y pose le seau. Le garçonnet, distrait, s'y tient comme à une prise assurée. Malheureusement, le rouleau de la manivelle déroule d'un coup la chaîne. Adonis perd l'équilibre et se retrouve au fond du puits, deux mètres plus bas, à clapoter. Le pauvre... il n'a pas la force de se hisser. Il glisse dans le ventre du puits, sur la paroi recouverte d'algues. Il s'affole et crie : « Maman, maman ! »

Se serait-il noyé si une sirène métissée ne l'avait pas aidé, attrapé à bras le corps, mené dans un tunnel souterrain brodé de dolomites, d'uranotiles sertis d'aiguilles qui irradiaient une teinte orangée, et tout un jardin de minéraux : des pompons d'uproskladovskite verts comme la rhubarbe, des kasolites groupés en rosette, des spinelles de forme octaèdre à l'air hiératique, des diamants, des jincithes et des opales ? Ce kaléidoscope songé émerveillait l'enfant à moitié conscient. Une eau de rose s'égoutta sur son visage, et se transforma en larmes de cristal. Groggy, épuisé, Adonis s'endormit.

Marie discutait avec Daphné.

- Ici la cuisinière est reine et les nantis ses domestiques.

- Comment cela ?

- C'est une façon de parler.

La jeune fille devint un peu pâle.

- Qu'as-tu ?

- Mon cœur est blessé.

- Il te faut un médecin.

- Je ne suis pas malade.
- Je parle du jardinier de l'âme, Antoine, qui bouture les cœurs. »

Marie appelle la servante. Elle apparaît dans l'entrebâillement sombre du faux buffet, en habit pourpre et écarlate ; elle tenait une urne avec, en guise de bouchon, un coquillage de même couleur.

- Vous m'avez mandée.
- Oui, donne...

Daphné est intriguée. Sa grand mère sourit. « Cette urne contient une perle des songes » dit-elle. Elle montre une sculpture, un poisson auquel il manque un œil. Elle retire le deuxième, une perle qu'elle met dans la main de sa petite fille. Elle verse un peu de liqueur dans une coupe et lui dit : « Bois. Tu vas dormir. Quelqu'un viendra t'éveiller et t'emmènera dans un jardin réservé aux jeunes gens comme toi. »

Suite à cela, un buste de madone qui tient un lis s'illumine. « Ici c'est Babylone et là-bas l'Eden » fit la bonne. Daphné fut mise au couvent.

Les parents d'Apollon l'avaient séché. « Tu arrêtera de jardiner » lui avait dit sa mère. « Non ! » avait-il répondu. Le front plissé du galopin devait cacher à peu près ces pensées : « Être dans son jardin consiste à dire ce que l'on pense et à être à l'aise. Le fait de rencontrer une sirène après être tombé dans un puits fait partie de l'aventure. Qu'a à faire un pirate de ces sornettes ! ».

- Tu verras, nous aurons raison, la vie est une jungle.
- Dans une jungle, tout est jardin, et mon âme est un désert de songes, un oasis vespéral où se font les noces. Adonis, mon frère est parti, nubile...

La mère pense : « il a perdu la tête ». L'enfant continue à délirer : « mon cœur asséché sans son câlin quotidien, un capitule... » Ils couchèrent l'enfant après lui avoir administré un sédatif. La maman dit : « il a l'air si triste ». Le papa rétorque : « tu sais bien, un jeune-homme chez nous, s'il manque de louanges, perd sa fierté ».

Un chant d'alouette éveilla, le lendemain, Apollon. Après un petit déjeuner savoureux, il partit en vélo. Comme un malheur n'arrive jamais seul, il tomba dans un fourré d'orties. Il cria de douleur, se releva, mais pris d'un vertige, il s'évanouit. Après avoir effleuré une balançoire, je crois, un cocher est venu, St Fiacre qui l'aurait mené en d'autres lieux méconnus. Quelques mois plus tard, à l'automne, Apollon profita de vacances à la montagne, dans les Pyrénées. Attiré par une invitation mystérieuse et hypnotique, il avait eu le sentiment qu'il existait une bergerie enchanteresse, en amont de la prairie, qu'il pouvait atteindre en empruntant une pente quasiment verticale qui l'avait toisé avec défi, durant une randonnée. Il n'osa la gravir, mais il était à deux doigts de s'enfuir, avec l'idée de rejoindre le jardin d'amour enchâssé par la chasteté. Il en avait eu la promesse.

Un char céleste mû par un farfadet et conduit par Adonis vint cueillir les songes de Perséphone. Elle voyait un grand cyprès, au tronc effilé, au feuillage arborescent comme les fougères ; Kyparissos, ami d'Apollon, était son nom. Ce cyprès était si loin... Une voix, écho de la rocaille lui dit : « viens ! », avec un accent rustique. Elle tressaille. L'esprit follet l'attire ; elle sort par la fenêtre. Des papillons de nuit volettent autour d'oenothères dont les hampes luisent au crépuscule et exhalent un parfum volatile. Perséphone atteint le châtaignier, cousin du tilleul, au fond du jardin. Son feuillage bruit. Dans l'obscurité, les

torsades de l'écorce, près du sol, formaient un châle majestueux, et les feuilles aux dents aiguës faisaient penser à un épouvantail, lui donnent vie.

Perséphone goûte encore au délice de cette nuit d'amour. L'amant est reparti. Hyacinthe la contemple. Elle, assoupie, il s'approche et grommelle quelques mots, un peu jaloux. Il la touche. Elle se débat, part en courant, rentre dans le château, en furie, et redescend. Un fiacre l'attend. Hyacinthe la voit s'en aller. Une larme coule sur ses lèvres saillantes. Il n'est pas laid.

Les parents d'Apollon l'avaient emmené dans des grottes, en visites guidées. Cela l'avait fait rêver. Les galeries, les roches magmatiques, les multiples ramifications, les avens, les jardins de stalagmites, constructions naturelles et millénaires aux épis floraux et bulbeux, l'avaient marqué. Un cercle de lumière qui perçait la pénombre, derrière un bloc de granit, avait ravivé une passion. Il s'éprit, au retour des vacances, de la petite voisine, la châtelaine. Il lui fit la conversation et chanta ses mésaventures. Elle cueillit une prune qu'elle croqua. Elle l'invita à venir dans le jardin du vieux château pétri par les âges.

- Comment t'appelles-tu ?

- Fleur Stuart. Vous avez racheté la maison des jardiniers ?

- Oui.

- On dit qu'elle est maudite, faite de caveaux, d'oubliettes.

- Ah bon.

Apollon, embarrassé, fouille dans sa poche pour lui montrer une photo.

- J'ai trouvé ça dans une malle. Tiens regarde.

Fleur pousse un cri.

- Ah ! La fille sur le vieux tableau ! Qui est-ce ?

- Son nom est marqué au dos : Daphné.

Fleur partit en courant. Apollon ressortit avec une impression d'étrangeté inopportune. Il devint un éphèbe taciturne. A quelques pas de là, un nénuphar découvrait avec le matin sa fleur à la texture de porcelaine blanc laiteux. Elle tenait dans ses pétales une perle couleur bleu turquoise.

Une diane chasseresse sculptée par Desjardin ornait l'entrée de l'Eden. Des magnolias aux feuilles ovales étaient palissés contre un mur mitoyen auquel Adonis était adossé. Il se délectait de baies et de fruits exquis. Perséphone disait : « les jumelles », à propos de delphiniums aux fleurs doubles desquelles elle arrachait quelques pétales. Un arum attira son attention. Sa bractée éclatante ressemblait à une baignoire, et son fruit, un cône, faisait penser à une éponge géante.

Antoine, le maître du jardin pouvait, dans une journée, équarrir des pièces de bois, donner de l'avoine aux chevaux, cueillir des herbes médicinales. Il avait mis à sécher de la marjolaine et d'autres antiseptiques, du thym, de l'aubépine aussi, pour son cœur, du chéridoine contre la goutte et pour son foie, des fleurs de souci et de l'achillée mille feuille pour la bonne humeur... D'autre part, il bouturait. N'était-ce pas l'homme qui créait les fleurs, d'autres espèces ; la nature se pliait à son bon vouloir, comme le lis aux pétales recourbés qui rappelaient le ruban d'un papier cadeau à la forme panachée et dont les étamines suggéraient la marche rythmée de soldats. Le jardin était constitué notamment de pétunias, d'ostansias, de mimosacées, de volubilis, d'un tilleul aux rameaux lisses et glabres et aux fruits côtelés, d'un hêtre pansu, d'épicéas aux couronnes coniques, d'un saule argenté magnifique. Mille effluves, odeurs d'épices et floraisons se mêlaient : le musc, le romarin et

autres aromates, la lavande, la bergamote, le jasmin. Antoine prit dans son escarcelle des bâtons confits d'angélique. Perséphone et Adonis discutaient devant un laurier aux épis rose magenta. Elle se retourna. L'arbre blêmit. Tout d'un coup, elle retrouva la mémoire.

- Daphné !

- De qui parles-tu ?

- De mes mauvaises pensées...

- Ah bon.

- Un fruit incestueux. Les hommes étaient en guerre, deux fois, en 1870 et en 1914.

- Ta fille ?

- Oui, et celle de mon père ou de son alter ego.

- Qui ça ?

- Hyacinthe ou peut-être Apollon...

Antoine, qui avait entendu une bribe de la conversation dit : « La malédiction du geai blanc qui transforma Myrrha en myrrhe et fit d'Apollon un solitaire. »

Antoine avait confectionné une couronne de laurier qu'il mit sur la tête de Perséphone. Il les conduisit le lendemain au bord de l'Euphrate, quelque part où vivait un cyprès orgueilleux. Il côtoyèrent en chemin une alchémille géante. Antoine recueillit son eau céleste qui scintillait dans un hanap en marbre. La rosée se changea en perle. « Reprends-la, elle t'appartient », dit—il à Adonis. « C'est un cadeau de la Sirène que tu avais oublié dans le jardin des minéraux. Vous n'aurez plus à emprunter le dédale terrestre. Cette terre est un immense jardin fleuri, été comme hiver. Les quatre éléments sont mêlés. Vous ne vous brûlerez pas les ailes, au contraire d'Icare. »

Perséphone, amusée, regarde Adonis.

- Qu'est-ce qui t'a attiré ?

- Les fleurs de ta peau.

Perséphone avait disparu. Marie avait appelé la police. Un inspecteur était venu constater les faits : l'album de famille en charpie. Il avait dit qu'il ferait une enquête. « Ma fille, où es-tu partie ? » pensa-t-elle. Une chanterelle dessinait une arabesque au-dessus d'elle.

La ballerine dans l'arène

Je traversai le rivage. Au-dessus de moi, des nuées grisâtres se reflétaient sur la mer, lui donnaient un air de désolation. Mon visage était épanoui pourtant. Je m'étais arrêté sur la route, le temps de prendre un bain d'air. J'étais comme à mon habitude en avance sur mes rendez-vous, peut-être par goût de la solitude... Je retardais la rencontre, sans précipitation. Un vol de sternes pourfendait les nuages et annonçait le printemps ; il allégeait mes pensées. Du haut d'un monticule, je contente mon envie de respirer à plein poumons. Le bitume trace une voie entre deux bras du littoral. A ma grande surprise, je découvre dans le paysage marin une route secondaire. Elle mène à un chemin : au-dessus, les rochers. En peu de temps, je l'atteins ; sur ma gauche, la mer mord la terre sablonneuse. Je m'aventure sur un promontoire. En face de moi, en contrebas : les écueils, j'escalade. Je m'assois sur un récif, des gerbes dansent autour de moi... Un sentiment de claustrophobie me sort d'une absence. Je m'étais assoupi, en fait. Les éléments ont l'air décidé à me défier. Des frissons me parcourent le dos. A dix minutes près, les eaux pourraient m'engloutir. Je fuis, goguenard

pour ma hardiesse, ne me préoccupant plus de garder les pieds secs pour rejoindre la terre ferme. Je peste, je remue l'effroi, m'en dépossède.

Je m'étais retrouvé face au danger, je m'étais en même temps dépouillé de faux bonheurs avant la Rencontre. J'aimerais reprendre dans mes bras cette conquête à la chevelure de feu... Il avait fallu que j'attende cinq heures du matin avant qu'elle m'invite à danser, malgré et grâce à un italien poilu qui était à ses trousses. Je m'étais faufile entre les gens, elle m'avait pris à partie, à la déroboade... Depuis, elle m'appelait « mon sorcier ». J'avais dû l'envoûter par mégarde.

Elle avait sans doute trop de considération pour moi, si piteux. Enfin, je l'attends quand même à la terrasse du café. Je sirote un verre. Déjà midi, elle n'est toujours pas arrivée. Je prends sur moi pour affronter le patron qui me paraissait hostile hier et a l'air souriant aujourd'hui.

- Vous n'avez pas vu Patricia ?

- Qui ça ?

- Patricia.

- Ah oui, la grande élégante.

- Comment, vous la connaissez si peu ?

Il lit la surprise sur mon visage : elle m'avait fait croire qu'elle travaillait ici. Me voyant embarrassé, le patron appelle une serveuse qui, d'après ses dires, la connaît personnellement. Elle apparaît, avec l'air incurieux et compréhensif. Elle engage la conversation : « Oh, vous savez, elle ne travaille pas ici. C'est vrai, parfois elle vient m'aider à servir des verres, mais plus pour parler aux étrangers qu'autre chose. Elle possède un haras à une vingtaine de kilomètres d'ici. Elle y est sans doute. » Ma curiosité ne m'avance guère. Je remercie Michelle. Finalement, tout semble ici léger. Je me sens importun d'avoir posé cette question. Je rejoins la terrasse, machinalement et reprends un verre, ne sachant que faire. Je ressens le besoin de rester, je m'étais accoutumé à sa présence, à cette place précise ; après tout n'était-elle qu'un revenant cette femme, mi humaine, mi translucide, diaphane comme les lucioles du camping. Qu'a-t-elle à faire d'un gamin comme moi. Elle m'a pourtant offert un bracelet, en guise de serment, à la manière des *symbolum* de la Grèce ancienne, cette poterie que l'on cassait en deux afin d'établir un pacte entre deux communautés.

J'ai attendu jusqu'à huit heures du soir. Elle avait dû me jeter un sort. Mais je crois bien que j'étais un captif volontaire. A Carnon, aux abords de l'océan, près de Montpellier, en période estivale, on ne prend pas en compte les comportements insolites, comme sur certaines plages où la nudité constituait un prêt-à-porter. Mon attente avait laissé le personnel indifférent. Le patron m'avait tout de même payé un coup. J'attendais patiemment la prochaine ivresse nocturne, mais pas ici ; la lassitude d'une journée avait brisé le charme du lieu. Je tords le bracelet qu'elle m'a offert, tout effiloché, puis me lève miraculeusement, attiré par une odeur d'encens. La solitude est dispersée. Mon bracelet s'est cassé également. J'écarquille les yeux : c'est elle, enrubannée d'une toison mystique, sorte de diva ou d'étoile. Je n'ose l'approcher. Elle sait que je suis ici. Je le sens. Elle ne fait rien pour me voir. Un gouffre nous sépare, une oraison nous réunirait. Je crois bien que j'ai la berlue, ce n'est pas elle mais un simple mirage dans mon esprit fébrile. Tout ici me trompe, m'étouffe. Je suis telle une chimère prise dans un chalut.

Les mois passent. J'avais dû déroger à l'alliance, je ne savais pas pourquoi... Je savais pourtant que quelque part, dans un monde parallèle, je vivais en sa compagnie, je faisais la

course avec elle la journée sur des chevaux parés de casaques d'or, le long d'une mer habile qui faisait et délassait des tresses d'écume sur le sable. Je l'espérais la nuit, dans la chambre mansardée, vue sur les toits de Dijon. Cet appartement n'était qu'un bateau dont le lof était une façade immobile et auguste. J'étais dans la lune... Au printemps, j'avais derechef écarquillé les yeux. Que faisait-elle, là, aux alentours de l'université... ? A croire qu'elle me cherchait. Je savais qu'elle concourait et remettait en jeu son titre de championne de France d'équitation, mais la revoir ainsi et surtout ne pas pouvoir bouger, ne pas esquisser un geste... J'ai su plus tard qu'elle était venue pour me trouver ; elle devinait les choses comme moi. Je ne l'ai plus revue. D'autres sont venues apporter la bonne nouvelle : une déesse, une philosophe... J'ai retrouvé la mémoire depuis. J'étais tombé et errait d'une ville à l'autre, esseulé. En retournant à Montpellier, j'ai vu la fille de la diva. En retournant à Dijon, j'ai vu la fille d'un richissime roi. Le cirque itinérant pour lequel je travaillais, suite à ma chute, avait fait de moi un clown un peu malhabile. J'étais souvent pris d'un vertige avant les représentations. La seule vue d'un trapèze me faisait peur. Est-ce que je n'avais pas encore joué ce soir l'amoureux qui fabrique son empire de séducteur ? Est-ce que j'aurais troqué mon royaume contre un cheval, comme le roi Richard ? Que dire de sa cavalière ? Elle travaillait à l'époque pour une troupe concurrente. Patricia me rappelait la petite ballerine dans l'arène de mon enfance avec qui j'avais dansé une valse infinie. C'était elle.

La Tortue

Alambiqué ce beau parleur ensorceleur
 Dont le lyrisme s'appelle objectivité,
 Carapace mièvre et tortueuse activité.
 Il change d'idée comme une abeille de fleur.

La ruche est un labyrinthe pour ce hâbleur,
 Il met son frère atavique en captivité.
 Hibernent lors les songes du blême Aristée,
 Marmotte féconde dont la couche dit l'heure,

Hâtive et mulâtresse, au pilon sans langage,
 Voie mystérieuse et définition sans visage
 Parmi les eaux troubles aux impressions mêlées,

Sous les poutrelles rêvées où va choir le jour
 Qui préfère le pied qui foule les abat-jour
 Aux sphinx dont on a violé les dais adulés.

La Sorbonne

On apprend à la Sorbonne qui nous donne les arts majeurs,
 On apprend à la Sorbonne le goût du bon appréciateur.
 On apprend les règles d'harmonie

Dans ce lieu de penseurs garni ;
 Les intellectuels y sont légion,
 Leurs débats inspirent les passions
 Desquelles on peut dissenter
 Avec de l'agilité ;
 Et il faut bien commenter
 Les œuvres très aimées
 Des compositeurs nés,
 Tous les jours inspirés,
 Venus à la Sorbonne,
 Jouant peut-être du trombone
 Et du métallophone.

On apprend aussi le contrepoint
 Pour le chœur dont on a besoin :
 Le savant chiffrage y est légion,
 Il dévoile des résolutions
 Desquelles on peut dissenter
 Avec de l'agilité.

Balzac

Balzac qui fut un enfant sans mère,
 D'un collège était le pensionnaire,
 Collège évoqué dans « Louis Lambert ».
 Ses débuts d'écrivain sont austères.

Sa maîtresse « la Dilecta »,
 Était une généreuse amie
 Ayant beaucoup souffert pour lui.
 Balzac éditeur s'improvisa.
 Des affaires il fonda,
 Mais dans la faillite il tomba.
 Il dut traîner le poids
 De ces échecs commerciaux,
 Cela toute sa vie.
 Nombre de romans il publia : merci.

Quatre-vingt-cinq romans
 Sont nés de sa plume en vingt ans :
 Quelle prodigalité
 N'empêchant pas mondanité.

La politique l'attire,
 Mais dans ce domaine il ne sait réussir.

L'écho des « Chouans » lui ouvre les salons de Paris,
 Ainsi que les salles de rédaction.
 Il fut rédacteur à « La Caricature ».
 Balzac est connu pour sa « Comédie humaine ».
 Il a fondé la « Revue Parisienne »
 Qui ne publiera que trois numéros.

Chopin

Voici l'histoire de Chopin.
 Enfant prodige il plaît malin :
 On l'adule dans les salons,
 A Varsovie c'est un champion,

Un champion de l'improvisation.
 Après quoi il s'installe à Paris ;
 Dans les salons ses apparitions
 Font de lui un mythique érudit.

Sa liaison avec George Sand
 Alimente aussi sa légende,
 Et après sa séparation,
 Il n'aura plus d'inspiration.

Chopin a exploré
 De son piano les sonorités,
 Langage idiomatique,
 Inspiré de figures lyriques,
 Symphoniques, folkloriques,
 Ce qui le rend si authentique.
 Des œuvres composées à Varsovie
 Sont typiques avec leur fantaisies,
 Rondos et variations.
 Ce qui montre quel est son don.
 Des œuvres composées à Varsovie
 Sont typiques avec leur fantaisies,
 Rondos et autres variations.
 Quelle vie dans cette conception !
 Quel style, quelle abnégation,
 Même avec une seule impulsion !

Mozart

Mozart a trouvé rapidement son art.
Homme individualiste et universel,
Il parvient à divertir et émouvoir.
Tout jeune son talent la cour interpelle.

A Londres aussi Mozart est applaudi,
Beaucoup il égaye avec ses mélodies.
De Bach et d'Abel il reprend les musiques ;
Il faut aussi plaire à des goûts plus nordiques.

Mozart se voue à l'opéra.
Il écrit aussi un Singspiel,
Puis tourne dans des grandes villes.
En Italie il fait hurra !

A dix-sept ans il a les bases
Du musicien européen.
Ses symphonies donnent l'extase,
Ses concertos ont un goût fin.

A Manheim il apprend beaucoup
Sur l'orchestration : c'est un maître.
Quel talent, il faut bien l'admettre !
Idoménée est un atout.
Humilié par Colloredo,
Le chambellan de la cour,
Il est mis dehors sans retour :
Indépendance est son credo